EARLHAM COLLEGE
LIBRARY

GRANT FROM
Carnegie Corporation

WITHDRAWN

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lesromanesques0000eros

LES ROMANESQUES

LES DEUX PIERROTS

OU LE SOUPER BLANC

ŒUVRES D'EDMOND ROSTAND

Les Musardises, *édition nouvelle*, 1887-1893, poésies, 52e mille . . . . . 1 vol.

Les Romanesques, comédie en trois actes, en vers, précédée de **Les Deux Pierrots**, lever de rideau en vers, 96e mille . . . . . 1 vol.

La Princesse Lointaine, pièce en quatre actes, en vers, 97e mille. . . . . 1 vol.

La Samaritaine, évangile en trois tableaux, en vers, 80e mille . . . . . 1 vol.

Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes, en vers, 705e mille . . . . . 1 vol.

L'Aiglon, drame en six actes, en vers, 528e mille . . 1 vol.

Chantecler, pièce en quatre actes, en vers, 197e mille. 1 vol.

Le Vol de la Marseillaise, recueil des poèmes écrits pendant la guerre, 33e mille. . . . . 1 vol.

La Dernière Nuit de Don Juan, poème dramatique en deux parties et un prologue, 34e mille. . . 1 vol.

Le Cantique de l'Aile, poèmes, 15e mille. . . . . 1 vol.

Chaque volume. . . . . 12 francs.

Choix de Poésies, avec un portrait, d'après Pascau. — 17e mille. . . . . 1 vol.

Un soir à Hernani, poésie. 2 50

Discours de réception à l'Académie française. . . 3 50

EDMOND ROSTAND

LES ROMANESQUES

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN VERS

Représentée pour la première fois sur la scène de la COMÉDIE-FRANÇAISE le lundi 21 Mai 1894

précédée de

LES DEUX PIERROTS

OU LE SOUPER BLANC

LEVER DE RIDEAU EN VERS

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME MILLE

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1929

Tous droits réservés.

PQ
2635
07
R7
1929

LES DEUX PIERROTS

OU LE SOUPER BLANC

43172

PERSONNAGES

COLOMBINE

PIERROT I

PIERROT II

UN MAÎTRE D'HOTEL

TROIS LAQUAIS

La terrasse de la Villa Colombine, *dans une Italie exagérée. Au fond, rrière la balustrade de marbre, panorama clair, une ville, un golfe. ble luxueusement servie, sous un grand pin parasol. Chaises en bois le. Décor de Watteau, meubles de Waring. Dans les branches des ns et des platanes, des lanternes japonaises de papier, pas encore lumées. C'est la fin d'une belle journée. Colombine, tout en blanc, reille à un grand bouquet de noce, s'accoude au fond, écoutant les rniers accords d'une sérénade. Un gros bouquet blanc franchit d'un nd la balustrade, vers la droite, et vient tomber à ses pieds. Elle le masse. Un second bouquet exécute le même saut, à gauche. Elle le masse. Et ils descendent tous les trois en scène.*

SCÈNE PREMIÈRE

COLOMBINE, seule.

COLOMBINE.

Et voilà plusieurs mois que dure ce manège :
Tous les jours, deux bouquets, l'un en boules de neige,
L'autre en muguet; ou bien deux éventails, dont l'un
Est un alcyon mort, l'autre un cygne défunt;
Ou deux boucles encor de ceinture, dont l'une
Est en opale et l'autre est en pierre de lune.
Car j'ai deux amoureux, tous deux blancs, s'il vous plaît
Se ressemblant ainsi que deux gouttes de lait.
Leurs habits sont rivaux, leurs fraises sont émules,
Pareils leurs gros boutons faits en pompons de mules;
Leurs souliers sont taillés aux mêmes blanches peaux,
Et, larges ou pointus tour à tour, leurs chapeaux,
Enrubannés comme il convient dans les églogues,
Sont tantôt de meuniers et tantôt d'astrologues.
Frères physiques donc, — mais pas frères moraux :
Rien de plus différent, au fond, que ces Pierrots.

L'un a le cœur pourpré comme sa bouche en fête,
L'autre est triste, toujours, comme son serre-tête;
Chassant bien loin de lui les soucis obsédants,
L'un dédie au soleil, toujours, trente-deux dents;
A la lune, toujours, l'autre, sur sa narine,
Offre deux diamants roulés dans la farine.
Pour lequel convient-il de se mettre en émoi?
Hésitons, ô mon cœur! Car ce sera pour moi,
Selon celui des deux dont je prendrai la manche,
Vendredi tous les jours ou tous les jours dimanche!

A ce moment, UNE VOIX chante, joyeuse, au dehors :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Et Pierrot I, enjambant la balustrade, saute en scène. Sa chanson se termine dans un long éclat de rire.

SCÈNE II

COLOMBINE, PIERROT I

COLOMBINE, le regardant rire.

Vous vous arrêterez un moment, j'imagine?

PIERROT I.

Et pourquoi ne rirais-je pas, ma Colombine?
Il fait joyeux soleil, j'aime ma mie, ô gué!
Et ma mie est jolie à croquer. Je suis gai.
Arlequin étant mort, ne me sois pas sauvage.

COLOMBINE, prenant une grosse voix.

Qui te rend si hardi de troubler mon veuvage?

PIERROT I, faisant l'agneau

Tes yeux, loup blanc!

Et il rit.

COLOMBINE, sévère.

Tu ris?

PIERROT I.

Ordre supérieur!
Dieu dit en me créant : « Tu seras un rieur! »
Dans la tombe je crois que je rirais encore!
Oui! je fais un poème éclatant et sonore

De mon rire. Je ris très bien, sans me vanter.
Je suis poète, et c'est ma façon de chanter.
Je rime mes éclats de rire aux belles choses :
Il y en a beaucoup, — le ciel, ton nez, les roses!...
Le silence où parfois je n'ai plus l'air rieur
N'est qu'une explosion de rire intérieur.
Rire d'enfant, rire de fou, rire de faune,
Tous les rires, je les ai ris, — hormis le jaune.
Et je me sens meilleur chaque fois que j'ai ri.
Mon rire est un hommage, une prière, un cri!
Lorsque j'aime, je ris; je ris lorsque j'admire;
Et je ne peux vous voir sans éclater de rire!

Il rit. A ce moment, UNE VOIX lamentable chante sous la terrasse, sur un rythme pleurard :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Et l'on voit entrer tristement Pierrot II.

COLOMBINE.

Mais voici venir l'autre au visage noyé.

SCÈNE III

Les Mêmes, PIERROT II

COLOMBINE, au Pierrot qui entre.

Cher Hamlet dans un corps de Pierrot fourvoyé,
Approchez. — Par ma foi, je crois qu'il pleure encore!
Et pourquoi, s'il vous plaît?

PIERROT II, larmoyant.

Parce que je t'adore!

COLOMBINE.

Oh! la belle raison!

PIERROT II.

Tu railles mes aveux
Et tu ne veux jamais...

COLOMBINE, prenant un coin de la blouse blanche de Pierrot II pour lui essuyer les yeux.

Mais si, mais si, je veux!
Peut-on pleurer, voyons, quand la saison charmante
Permet de s'attarder aux terrasses sans manle,

Quand l'heure est violette et rose, quand le soir
Sur les ors du couchant passe son brunissoir?
Vois! pendant qu'un côté du firmament rutile,
L'autre verdit, piqué d'un astre vibratile;
Le golfe, où tremble une eau gris-perle et fleur de lin,
A l'air d'être une vasque en marbre cipolin.
Vois les pins s'empourprer légèrement. Écoute
Monter les voix de ceux qui passent sur la route
Et rentrent à la ville en portant du lilas!
Ces choses n'ont pour toi nul charme?

PIERROT II.

Je suis las
D'avril, de ces douceurs de l'air qui vous enchantent,
Des fleurs qui sentent bon, des idiots qui chantent!
Et le printemps, avec ses terribles retours,
Toujours exact, ornant d'identiques atours,
A chaque premier mai, la nature; la rose
Pour inspirer des vers stupidement éclose;
Les pins laissant tomber de leur vieux parasol
Des aiguilles qui nous font glisser sur le sol;
Le ciel ayant toujours, le soir, sa scarlatine;
L'inévitable voile, au loin, toujours latine,
De l'éternel bateau que nous monte la mer :
Tout ce décor, que j'ai trop vu, ne m'est plus cher!

PIERROT I, criant vers la coulisse.

Hé! Printemps! pour monsieur, s'il vous plaît, qu'on replante
Le décor!

PIERROT II, regardant autour de lui avec dégoût.

Est-ce assez mal brossé, cette plante!
Cet oranger a l'air bête comme son pot!
Et jamais d'imprévu! Jamais un abricot
Sur un cactus! Il faut des patiences d'ange
Pour vivre! Et le décor jamais ne change!

PIERROT I.

Il change!
Et quand la Nuit, fixant sur toi son jeune œil clair,
Vieux Soleil rougissant, te fait rentrer sous mer,
Au signal électrique et furtif d'une étoile,
La rampe, mise au bleu, poétise la toile;
Le soir fait succéder, dans les feuillages bruns,
Aux portants de clartés des portants de parfums;
L'Amour, pour nous souffler, s'installe dans sa boîte;
Et l'on n'a plus, les mains tremblantes, la peau moite,
Grisé par l'air, le ciel, la minute et la fleur,
Qu'à répéter les mots que l'on prend au souffleur!

PIERROT II, grognon.

Ce n'est pas un souffleur que l'Amour! *Amor!... Love!...*
Mais c'est en nous, plutôt, un serpent qui se love,
Une vipère...

COLOMBINE.

Brrr!...

PIERROT I.

Quand c'est en nous qu'il est,
Ce n'est plus un serpent, mais c'est un oiselet!
Un oiselet joyeux, soyeux, tiède...

PIERROT II.

Qui pique
De son bec tes barreaux, ô cage thoracique!

PIERROT I.

Qui chante...

PIERROT II.

Se nourrit de soucis, de chagrins...

PIERROT I.

Et se trouve à ravir de tous ces petits grains!

PIERROT II.

Piaille comme un moineau...

PIERROT I.

Siffle comme vingt merles...

PIERROT II.

Et se baigne de pleurs...

PIERROT I.

Qu'il éparpille en perles!

COLOMBINE, à Pierrot II, lui montrant Pierrot I.

Il m'ensoleille autant que tu m'enténébras...

Voyant s'avancer le maître d'hôtel.

Mais...

LE MAITRE D'HOTEL. Il est tout blanc, cravate blanche, habit de drap blanc, grands favoris blancs.

Madame est servie.

Trois laquais poudrés, en livrée blanche, culotte courte et gants blancs, ont apporté au milieu de la scène une petite table toute servie, et disposé les chaises.

COLOMBINE, aux deux Pierrots.

A table! Offrez des bras.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MAITRE D'HOTEL, TROIS LAQUAIS

COLOMBINE, prenant le bras de Pierrot II.

Un bras triste.

Prenant le bras de Pierrot I.

Un bras gai.

Aux deux.

Mon père a dû descendre
En ville, et nous allons, ce cher monsieur Cassandre
Étant absent, pouvoir...

PIERROT I.

Festoyer!

COLOMBINE, à Pierrot II.

Ce festin
Que rien ne troublera jusqu'à demain matin,
Ce beau ciel, mes bras nus, tout ça doit te distraire.

PIERROT II.

Hi! hi! hi!

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc?

PIERROT II.

Cela, tout au contraire,
Me fait pleurer.

COLOMBINE.

Pourquoi?

PIERROT II.

Je songe que jamais
Je ne pourrai te voir sans me cacher.

PIERROT I.

Ah! mais,
Il devient ennuyeux!

PIERROT II.

Oui, toujours, comme un traître,
Entrer furtivement, grimper par la fenêtre,
Moi qui voudrais entrer par la porte!

PIERROT I.

Gourmand!

PIERROT II, à Colombine.

Toujours, comme un voleur, attendre le moment!
Ah! si tu m'épousais!

PIERROT I, à Colombine.

Il pleurerait encore!

A Pierrot II.

Viens plutôt voir comment la table se décore.
Près du surtout qui semble, en son glauque sommeil,
Un morceau de lagune aux berges de vermeil,
La tranche de pastèque a l'air d'une gondole;
Le flacon de Chianti dont j'ai fait mon idole
Sangle son ventre noir d'un caleçon d'osier;
Et lorsque Colombine, écartant un rosier,
Tourne au tronc de ce pin l'interrupteur d'écorce,

Colombine, en effet, a tourné l'interrupteur, et les candélabres d'argent à petits abat-jour se sont allumés sur la table.

Les abat-jour, soudain, sont d'un jaune qui force
L'ombre de devenir en lapis-lazzuli.

Un second geste de Colombine a allumé l'électricité dans des globes de crêpon japonais pendus aux arbres.

On croit ouïr, conduits, semble-t-il, par Lulli,
Les quatre violons du Roy..

PIERROT II.

Ou les Tziganes!

PIERROT I.

Et l'on croirait, tandis que le vert des platanes
D'oranges en papier s'éclaire *a giorno*,
La terrasse d'un rêve...

PIERROT II.

Ou bien d'un casino!

COLOMBINE.

Soyons gais!

PIERROT I.

Soyons gais!

PIERROT II, lugubre.

Soyons gais!

PIERROT I.

Je succombe
De faim. Et toi?

PIERROT II.

Je suis au régime de Combe!
Je vois la ptomaïne à travers tous les mets!
Soyons sobres! car l'âge vient...

A Colombine, tristement.

Où je me mets?

COLOMBINE, lui désignant sa droite.

Mets-toi là.

Pierrot II s'assied. Colombine s'assied, en disant :

Double blanc!

PIERROT I, s'asseyant à la gauche de Colombine.

Blanc partout!

COLOMBINE.

Oui, vous êtes
Si blancs qu'on ne voit pas sur vous vos serviettes!

PIERROT II, continuant.

... L'âge vient, l'arthritisme, et le *tempus edax*,
Et l'on va se baigner dans de la boue, à Dax!

PIERROT I, se retournant pour regarder les laquais derrière lui.

Peste! culotte courte! habit à la française!
J'aime assez un laquais derrière chaque chaise.

PIERROT II.

Cette immobilité qui surveille et qui dort,
C'est, derrière chacun, l'image de la mort.

PIERROT I, plongeant sa cuiller dans son assiette.

Consommé! — Humph!

Un temps. Les trois cuillers s'occupent.

Silence.

Autre temps.

Il dure.

PIERROT II, poétiquement.

Le passage
D'un ange, Colombine!...

PIERROT I.

Et celui du potage.

PIERROT II, à Colombine.

Ecoute le Pierrot qui te parle en pleurant!

PIERROT I, achevant son consommé

Voilà ce que l'on n'a jamais au restaurant!
— Colombe au teint pareil aux roses du Bengale,
Colombe de mon cœur, je me sens la fringale,
Et bien qu'un amoureux doive manger menu,
Je compte horriblement faire honneur au menu!

PIERROT II.

Le malheureux!

PIERROT I, se dressant, le menu à la main.

Rougets aux bouches éblouies
Entre les guillemets pâles de vos ouïes,
Nous allons, si vraiment vous fûtes frits tout vifs,
Croire lécher un golfe et mâcher des récifs!
Vous, grives, si vraiment de la Corse vous vîntes,
Si, dans vos chairs, aux plombs dont vous fûtes atteintes
Vous mêlez les gros grains noirs des genévriers,
C'est la montagne et des chansons de chevriers
Que nous aspirerons en suçotant vos cuisses!
Nous nous figurerons, en vidant ces calices,
Boire tout le soleil d'Avignon, vin papal!
Et nous croirons, ô vous dont la broche est le pal,
Déguster des sous-bois et manger des clairières
Quand nous mordrons, lapins, dans vos petits derrières.

PIERROT II.

Ni chansons, ni soleil, ni golfe, ni sous-bois!
Car ce que, follement,

A Colombine.

vous mangez

A Pierrot I.

et tu bois

Dans tout ce vieux Venise et dans tout ce vieux Chine,
Ce n'est que torula rose, pâle trichine,
Microbes protéolytiques, bâtonnets,
— Que spores, vibrions...

PIERROT I, admiratif.

Mais tous tu les connais?

PIERROT II.

... Que cocci, que bacille et que colibacille!

PIERROT I, balançant sa tête au rythme des violons.

J'aime cette musique à retenir facile.
Ah! quelle mélodie adorable est-ce là?

PIERROT II.

C'est simplement *Funiculi-Funicula*!

PIERROT I, dévotement, devant la timbale qu'on vient de poser sur la table.

Timbale italienne!

PIERROT II.

Ah! si tu t'agenouilles,
Comme fit Rossini, devant un plat de nouilles!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant, et d'une voix rituelle.

Madère vieux, retour de l'Inde.

PIERROT I, regardant avec ravissement la bouteille couchée dans son petit panier.

On le coucha?

PIERROT II, tendant son verre à un laquais

Un peu d'eau d'Evian pour moi. Source Cachat.

A Colombine.

Je t'aime.

PIERROT I, regardant son verre.

J'en ai peu. Ce larbin est sévère.
Mon verre n'est pas grand...

Vidant celui de Colombine.

mais je bois dans ton verre!

PIERROT II, sa main sur son cœur, à Colombine.

Ce vieux cœur plus errant qu'Isaac Laquedem,
Comment le sûtes-vous fixer?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Château Yquem.

PIERROT II.

Etre mystérieux, t'adoré-je ou te crains-je?

PIERROT I.

Vous allez voir qu'il va l'appeler Sphynge!

PIERROT II.

Sphynge!

COLOMBINE.

Tu devrais rire auprès de moi. Tous les nigauds
Qui viennent me guetter le soir...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant

Château Margaux.

COLOMBINE.

... Attendant au sortir des vêpres mon passage,
Sans doute dans l'espoir que je ne suis pas sage,
— Mais gare aux doigts hardis qui me pincent le busc! —
Disent, dans leurs billets qui fleurent bon le musc,
Que je suis une très égayante personne,
Et que, lorsqu'au pavé mon talon blanc résonne
Avec je ne sais quoi d'effronté, de vainqueur,
On se sent tout à coup du rire dans le cœur!
Pourquoi n'es-tu pas gai, Pierrot?

PIERROT II.

La triste chose,
Aimer! J'aime une femme! Elle est blonde! Elle est rose!
C'est désolant! Elle est d'un modèle si fin
Que de ce triste amour je ne vois pas la fin!

PIERROT I, mangeant toujours.

Plongeons dans cette croûte un couteau de Tolède!

PIERROT II.

Encor, si j'avais pu m'éprendre d'une laide,
D'une vieille sentant le confessionnal!
Mais j'aime une beauté!

PIERROT I.

Une *professional*
Beauty !

PIERROT II, pleurant de plus en plus.

Un être rare! Une femme jolie,
Et bonne, et vertueuse! A jamais je me lie.
J'ai beau chercher, elle a toutes les qualités,
Tous les charmes, hélas! et toutes les beautés,
Sanglotant.
Et vous ne voulez pas, Madame, que je pleure?

COLOMBINE.

Pauvre enfant!

PIERROT I.

Vous allez l'adorer tout à l'heure
A force d'essuyer ses larmes!

COLOMBINE.

Laisse-nous!

PIERROT I.

Bon! pour le dorloter prends-le sur tes genoux!
Mais, parbleu! rien qu'à voir sa face langoureuse,
Je sais que de lui seul vous serez amoureuse!

— Le beau pâté! Voyons ce qu'on a mis dedans? —
Moi, je suis là, mangeant de tout à belles dents,
Beau Céladon tenant en main une fourchette.
Parlant d'amour... tout en changeant votre assiette,
Reprenant du pâté, jovial, bon enfant,
Tandis que lui grignote en malade, étouffant
Ses soupirs et coupant son vin de quelques larmes;
Moi, je bois sec, je suis trivial et sans charmes;
La bouche pleine, avec ma serviette au cou,
Je dis tout simplement : « Je vous aime beaucoup! »
Tel Monsieur Le Bargy sur la scène française,
Il fait vibrer...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Moulin à Vent 76.

PIERROT I, dégustant le vin.

... Vibrer sa voix. — Tristesse, éternel talisman! —
Je suis presqu'un mari...

Au maître d'hôtel qui s'éloigne.

Eh! psst! redonnez-m'en!

Continuant.

— ... Il est presqu'un amant, avec son air morose!
Il est la poésie et moi je suis la prose.

Voyant que Colombine et Pierrot II parlent tout bas sans s'inquiéter de lui.

On ne m'écoute plus, voilà. Je suis trop gai.
Il paraît qu'être triste est bien plus distingué.

Il descend vers le public, traînant sa chaise, sur laquelle il se met à cheval, et cause, confidentiellement.

Quant à moi, ma gaîté fut ma perte. « Défense
De rire! » dit la Vie. Ainsi, dès mon enfance,
Quand j'étais tout petit Pierrot : « Qu'est-ce que c'est? »
Disait mon père, « il rit encore? » — On me fessait!
Et jusques à douze ans j'eus pour seule hygiène
Des coups de pied à la hauteur coccygienne!
On me mit au collège. Alors mes pauvres doigts
Reçurent tant de coups de règle, que j'en dois
Porter la marque! En vain soignais-je bien mon thème :
Mes rires m'attiraient sans cesse l'anathème
Du maître, mes gaîtés le rendaient furibond!

Montrant Pierrot II.

Et lui, pendant ce temps, ne faisait rien de bon,
C'est vrai; mais il avait un air si lamentable,
Se penchait, dans son coin, si triste sur la table,
Avec un air si las, si navré, qu'on pensait
Qu'il travaillait bien mieux : on le récompensait.
J'ai toujours agacé par ma mine ravie.
Ah! croyez-moi, mieux vaut faire pitié qu'envie.

Pour vivre, j'essayai tour à tour, vainement,
D'être avocat, notaire; on me trouva charmant,
Mais trop gai pour pouvoir m'occuper d'une affaire!
Je me fais médecin, ne sachant plus que faire,
Je reste gai... malgré la sonnette de nuit,
Et, naturellement, ma bonne humeur me nuit :
Je n'épouvante pas assez la clientèle!
Bref, au bout de six mois, ma misère fut telle
Que j'écrivis des vers : mais on ne les lut pas,
Ils étaient gais!

Montrant Pierrot II.

Les siens, qui parlaient de trépas,
Des affres de la vie et des souffrances d'âmes
Incomprises, les siens plurent beaucoup aux dames!
Ma poche, à ces métiers, ne s'emplit que de vent,
Et je restai toujours Pierrot comme devant!
J'essayai du roman; mais, hélas! dans mon livre,
Mon héros, à vingt ans, était heureux de vivre;
J'y montrais des amants honnêtes, bons! enfin,
Je les fis platement s'épouser à la fin!

Montrant Pierrot II.

L'autre fit un roman qui parut en Belgique,
Un roman très profond et très psychologique

Où l'âme humaine était un égout qui puait :
On l'acclama tandis que l'on me conspuait!
Et je vis maintenant dans l'obscurité noire,
Tandis qu'il est couvert d'écus, couvert de gloire!
Et cependant il pleure, et cependant je ris;
Si bien qu'en nous voyant nul encor n'a compris
Que je suis un grelot sonnant le ventre vide;
Si bien qu'en le voyant lamentable et livide
On ne devine pas qu'il a le ventre plein;
Et c'est lui, le gavé, qu'on accueille et qu'on plaint!

Il s'est levé, et voit Pierrot II pleurant sur l'épaule de Colombine, qui lui essuie les yeux avec une serviette.

PIERROT II, à Colombine, dans un gémissement.

Lequel préfères-tu de nous?

PIERROT I, remontant.

Il faut répondre!

PIERROT II, élégiaque.

J'ai pour toi fait blanchir ma collerette à Londre!
Est-ce moi?

COLOMBINE, coquette.

Ça dépend!

PIERROT I, s'asseyant près d'elle

Est-ce moi?

COLOMBINE, coquette.

Ça dépend!

PIERROT II, voyant la lune paraître au-dessus des pins.

La lune!

PIERROT I, levant une coupe vers la lune.

A ta santé!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, derrière lui.

Moët et Chandon.

LE BOUCHON DE CHAMPAGNE.

Pan!

PIERROT I, à la lune.

Perle dans le soir bleu!

PIERROT II, levant son verre d'eau d'Evian.

Crâne dans la nuit noire!

PIERROT I.

Mandarine!

PIERROT II.

Citron!

PIERROT I.

Plat d'argent!

PIERROT II.

Bassinoire!

LE MAÎTRE D'HÔTEL, versant.

Muscat.

COLOMBINE, à Pierrot II.

Ça, c'est sucré, prends-en.

PIERROT I.

Le frontignan

Est fait pour empêcher l'homme d'être gnan-gnan!

On le force de boire. Cependant, ayant servi les fruits, les domestiques se sont retirés.

COLOMBINE.

Et puis, tu vas chanter de tes vers.

PIERROT II.

Moi, méchante?

PIERROT I.

Espérons qu'il est moins lugubre lorsqu'il chante!

PIERROT I, lui reversant du muscat.

Tiens! bois encore un coup de ce liquide vieux!

COLOMBINE, tapant sur la table.

Quelque chose de gai!

PIERROT II.

Je ferai de mon mieux.

Il se lève

La vie, hélas! est une loque
Qui de jour en jour s'effiloque;
Le temps, qui ronge et qui disloque,

En fait bientôt un penaillon;
Et le plaisir, rare paillon
Qui parfois luit sur ce haillon,

N'est qu'une clinquante breloque
Que cisèle, en or équivoque,
Un joaillier qui nous escroque!

Il se rassied.

COLOMBINE.

Vous avez le vin gai! Le motif est charmant!

PIERROT I.

C'est à moi de chanter. Cousin, ta chanson ment!

Il se lève.

La vie est peut-être une loque,
Mais il fait soleil, je m'en moque
Et tiens beaucoup à ma défroque!

La vie est gaie au papillon
Qui va friper le vermillon
Des fleurettes dans le sillon;

Au buveur qui son verre choque
Quand des vendanges vient l'époque:
A l'ivrogne qui soliloque,

Au moine gras, au moinillon
Point dédaigneux du cotillon
Ni du vin clair de Roussillon;

Au gueux même lorsqu'il escroque
Les pommes du voisin qu'il croque
Au rimeur en pourpoint baroque,

Insoucieux de son haillon,
Qui fait tinter le carillon
Des rimes, et, sous son paillon,

Sent un cœur jeune et chaud qui toque
Et de toute belle se toque,
Et chante, une plume à sa toque!

PIERROT II, tout en mangeant des fruits.

Non, la vie est absurde, elle est insupportable!
Se lever le matin, marcher, se mettre à table,
Manger, puis se coucher le soir, — recommencer!
Faire cela quand on pourrait s'en dispenser!
Ah! faut-il cependant être faible, imbécile,
Pour consentir à vivre! Il serait si facile
A l'éternel néant de se restituer!
D'acheter un poison bien doux pour se tuer!
Mon âme au nirvâna fut toujours candidate.
Puissé-je...

Il s'arrête, porte la main à son cou et, s'étranglant, dans un cri de terreur :

Ah!...

Il se débat, fait des signes désespérés.

Dans la gorge!... Ah!...

COLOMBINE, comprenant.

Un noyau?

PIERROT II, dans un râle.

De dat

J'étouffe!... A moi!...

PIERROT I.

Tu vas donc te restituer
A l'éternel néant? Pourquoi s'habituer
A vivre? Tu fais bien! D'ailleurs, c'est si facile
De mourir!...

PIERROT II, qui de blanc devint noir.

Au secours!

COLOMBINE, à Pierrot I, en donnant de grands coups dans le dos à Pierrot II.

Descends vite à la ville
Chercher un médecin...

PIERROT I.

Diable! c'est sérieux?
Alors je cours ..

Il disparaît d'un saut par-dessus la balustrade

SCÈNE V

COLOMBINE, PIERROT II

PIERROT II, faisant des efforts pour avaler le noyau.

Mon Dieu! mon Dieu!

Colombine le fait boire. Et tout d'un coup, au milieu de ses convulsions, il respire, et, rassuré:

Tiens, ça va mieux!

COLOMBINE.

Il paraît qu'au moment de te la voir ravie,
Tu t'es raccommodé, Pierrot, avec la vie?

PIERROT II, se remettant peu à peu.

Moi, je veux bien mourir si tu meurs avec moi.
Mais partir seul!... J'en suis encor tout en émoi!

COLOMBINE.

Pour quelqu'un qui parlait si bien du suicide!

PIERROT II.

Ah! dame, ce n'est pas ainsi qu'on se décide!
Moi, j'ai tout à la fois, c'est l'horreur de mon sort,
Le dégoût de la vie et la peur de la mort!

COLOMBINE.

Charmant!

PIERROT II.

Mais avec toi, ma petite Colombe,
Ah! qu'il me serait doux de m'enfuir dans la tombe!

COLOMBINE.

Ah! non, tu n'es pas gai!

A part.

Je voudrais bien un peu
L'amuser, m'assurer qu'un bonheur brusque peut
Avoir, sur ce frigide et polaire visage,
La couleur du soleil sur un blanc paysage!

Haut.

Allons, voyons, Pierrot, je t'accorde ma main...

PIERROT II.

Comment?

COLOMBINE.

Et je serai ta femme dès demain.

PIERROT II, dans une grimace qui va peut-être devenir du rire.

Que dis-tu, mon amour?

Mais soudain, la grimace se résout en averse.

COLOMBINE.

Faut-il que je te voie
Pleurer encor?

PIERROT II.

Hi! hi! Mais je pleure de joie!

COLOMBINE, impatientée.

Allons, bien! Mais ris donc au bonheur qui t'attend!
Voyons, es-tu content ou n'es-tu pas content?

PIERROT II, hochant la tête.

Je le suis, mon amour, je le suis. Mais le sage
Doit tout prévoir! Tu sais comme le mariage
Est dangereux! Un grand philosophe l'a dit :
C'est un piège que la Nature nous tendit!

COLOMBINE, amoureusement.

Nous vivrons seuls tous deux dans notre maisonnette !

PIERROT II.

Tous tes galants seront pendus à ma sonnette.

COLOMBINE

Qu'importe, si l amour d'aucun d'eux ne m'atteint !

PIERROT II.

Tu me feras rester au bal jusqu'au matin.

COLOMBINE.

Mon amour couvera comme un feu sous la cendre !

PIERROT II.

Il me faudra subir pour beau-père Cassandre.

COLOMBINE.

Tes désirs seront tels que des ordres donnés !

PIERROT II.

Oui, tu me mèneras par le bout de mon nez.

COLOMBINE.

Tes blouses, chaque jour, seront...

PIERROT II.

Sans boutonnières.

COLOMBINE.

Je te raconterai...

PIERROT II.

Les torts des cuisinières.

COLOMBINE, mettant sa tête sur l'épaule de Pierrot II.

Me voir dès le matin sera de ton goût, dis!

PIERROT II.

Il ne faut jamais voir la femme en bigoudis

COLOMBINE.

Quand tu feras des vers...

PIERROT II.

Tu feras du tapage.

COLOMBINE.

Non, je me pencherai câline sur ta page!

PIERROT II.

Et, naturellement, je ne ferai plus rien.

COLOMBINE.

Tu seras dorloté. Je te soignerai bien.
Je serai caressante, enfin...

PIERROT II.

Comme une ortie.

COLOMBINE.

Et tu me trouveras, le soir, toujours...

PIERROT II.

Sortie.

COLOMBINE.

O charme de s'aimer!

PIERROT II.

D'élever un marmot!

COLOMBINE.

Tu seras un mari bon, fidèle...

PIERROT II.

En un mot,
Si je perds la moitié de mes droits, je compense
En doublant mes devoirs. Beau marché!

COLOMBINE.

Quoi qu'on pense,
Nous serons à jamais, dans des liens étroits,
Très heureux tous les deux!

PIERROT II.

Si ce n'est tous les trois!

COLOMBINE, hors d'elle, éclatant tout d'un coup

Va-t-en au diable, tiens!

PIERROT II.

Voyons, je me marie,
Je vais me marier, et tu veux que je rie!

COLOMBINE.

L'autre a dit vrai, jamais il ne sera content!

SCÈNE VI

TOUS

PIERROT I, rentrant en courant.

Le médecin accourt!

Il s'arrête rassuré en voyant Pierrot qui sanglote.

Tiens! il est bien portant
Puisqu'il pleure!

Il rit.

PIERROT II.

Hi! hi! tu sais que Colombine
Veut m'épouser?

PIERROT I, interdit.

Tu dis?

COLOMBINE.

Et vous voyez la mine
Qu'il fait!

PIERROT I, avec une gaîté un peu forcée.

Mes compliments! Le tour n'est pas mauvais.
Ah! vous ne perdez pas de temps quand je m'en vais!
Allons! tant mieux pour toi puisqu'elle te préfère!

Il hausse les épaules.

Tant mieux! Mais pourquoi diable?... Enfin, c'est votre affaire

Il remonte pour sortir, et s'arrêtant brusquement :

O femmes, vous serez toujours aux pleurnicheurs,
Dolents comédiens de l'amour, aux tricheurs
Qui savent à propos faire usage des larmes;
C'est à ceux-là surtout que vous trouvez des charmes,
Aux habiles dans l'art de paraître souffrir,
Aux beaux désespérés qui parlent de mourir!
Il vous faut sur vos mains la rosée attiédi
Des larmes, les sanglots, toute la comédie;
Vous n'aimez que galants tristes aux yeux noyés,
Et vos cœurs sont séduits sitôt apitoyés;
Votre jeu favori, c'est de blesser les âmes
Pour verser dans la plaie, ensuite, des dictames;
Rien ne vous prive plus que de ne pas pouvoir
Faire de la charpie avec votre mouchoir,
Et vous détestez ceux qui cachent des blessures
Que vous vouliez soigner pour en être plus sûres!

COLOMBINE.

Mais, mon ami...

PIERROT I, avec violence.

Madame, allez donc à celui
Qui pleure : vous serez plus heureuse avec lui.
Car il est plus que moi sincère, il vous adore
Plus que moi, n'est-ce pas? que moi, qui ris encore
A cette heure cruelle où vous me déchirez,
Que moi, que moi qui ris...

Il s'arrête, l'éclat de rire brusquement coupé.

COLOMBINE.

Mais non pas, vous pleurez!

PIERROT I.

Moi, pleurer? Allons donc!

Et soudain, simplement :

Eh bien, oui, là, je pleure!

COLOMBINE, surprise.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I.

Vous êtes, à cette heure,
Bien heureuse, ayant fait ce que nulle ne fit!
J'ai pleuré, n'est-ce pas? et cela vous suffit!

COLOMBINE, doucement.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I.

Et vous allez sans doute
Pouvoir d'un pas léger reprendre votre route;
Vous allez me quitter m'ayant brisé le cœur,
Comme après un quadrille, avec un air moqueur!
Ah! vous pouvez, madame, être bien satisfaite,
Et c'est, pour votre orgueil, je comprends, une fête :
Le rieur dont l'œil clair jamais ne se voila,
Vous avez donc voulu le voir pleurer? — Voilà!

COLOMBINE, faisant un pas vers lui.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I.

Vous pouvez être fière :
Cette larme, tenez... eh bien, c'est ma première!

COLOMBINE, tout à fait rapprochée.

Vous savez donc pleurer?

PIERROT I.

Vous me l'avez appris!

COLOMBINE.

Ah! cette seule larme a pour moi plus de prix,
Pierrot, elle a plus fait, cette petite larme,
Que les sanglots bruyants de l'autre. Ne t'alarme
Donc plus. C'est toi que j'aime et veux pour mon mari.
Quant à ce Pierrot triste, à l'air toujours marri,
Il ne m'attendrit plus, désormais, quoi qu'il fasse
Ruisseler deux ruisseaux continus sur sa face!
Ses pleurs, trop prodigués, ne sont plus précieux!
Mais la larme surprise, ô rieur, dans tes yeux,
Cette larme furtive et bien vite essuyée
Dont j'ai vu malgré toi ta paupière mouillée
Quand tu te détournais pour cacher ton émoi,
Ah! cette seule larme a plus de prix pour moi!

PIERROT I.

Est-il possible, ô ciel! Colombine, qu'entends-je?
Quoi! le pauvre rieur!...

COLOMBINE.

Est aimé !

PIERROT I, lui baisant les mains.

Mon cher ange !
Mon cher bonheur !

PIERROT II.

Eh bien, et moi ?

COLOMBINE.

Toi, désormais,
Tu pleureras au moins pour quelque chose !

PIERROT II.

Mais
C'est une trahison affreuse, épouvantable !

Appelant.

La mort !

PIERROT I.

Il reste encore des dattes sur la table !
Sans compter les cocci, spores et vibrions !

Le maître d'hôtel et les laquais sont rentrés, apportant le café, les liqueurs et les tabacs d'Orient. Les violons ont repris en sourdine.

PIERROT II, à Colombine

Alors, si j'avais ri, vous m'aimeriez?

Avec rage.

Rions!

Se forçant dans une horrible grimace.

Je ris! je ris! je ris!

COLOMBINE, s'accoudant et allumant une cigarette.

C'est trop tard, la risette!

PIERROT I.

Vous faut-il une larme encore?

COLOMBINE.

Oui...

Tendant gaîment son verre au maître d'hôtel.

d'anisette.

PIERROT I, s'agenouillant devant elle.

Si c'est ce qui vous plut et si vous m'en priez,
Je puis pleurer toujours, Colombe!

COLOMBINE, tendrement.

Oh! non, riez!

Assise, au public, et tout en fumant sa cigarette.

Mesdames, préférez toujours le rire aux larmes.
D'abord sur votre lèvre en fleur, il a des charmes,
Et rien ne vous sied mieux que de montrer vos dents.
Puis, s'il vous faut élire un de vos prétendants,
Gardez-vous de celui qui toujours se lamente;
Croyez-moi, du rieur soyez plutôt l'amante!
Je sais que la douleur est pour vous un aimant;
Mais qui pleure le plus n'est pas le plus aimant.
Préférez le rieur, d'autant que l'on ignore
Si celui qui toujours pleure peut rire encore,
Tandis que nous savons, femmes, que nous pourrons
Faire pleurer le plus rieur...

Soufflant une bouffée.

quand nous voudrons.

Luchon, 1890.

LES ROMANESQUES

A ROSEMONDE

PERSONNAGES

SYLVETTE.

PERCINET.

STRAFOREL.

BERGAMIN, père de Percinet.

PASQUINOT, père de Sylvette.

BLAISE, jardinier.

UN MUR, personnage muet.

Spadassins, Musiciens, Nègres, Porteurs de torches, un Notaire, quatre Bourgeois, etc.

La scène se passe où l'on voudra, pourvu que les costumes soient jolis.

DISTRIBUTIONS

	1894	1899	1901
	Mlle	Mlle	Mlle
SYLVETTE. . . .	Reichenberg.	Henriot.	Muller.
	MM.	MM.	MM.
PERCINET. . . .	Le Bargy.	G. Berr.	G. Berr.
STRAFOREL. . .	De Féraudy.	Coquelin cadet.	Coquelin cadet.
BERGAMIN . . .	Leloir.	Leloir.	Leloir.
PASQUINOT . . .	Laugier.	Barral.	Laugier.
BLAISE	Falconnier.	Falconnier.	Falconnier.

La musique de scène est de M. GEORGES HÜE.

N. B. — Pour les droits de représentation en province ou à l'étranger, s'adresser à M. Alfred Bloch, *agent directeur de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.*

Pour les détails de mise en scène, s'adresser à M. Gaillard, à la *Comédie-Française.*

ACTE PREMIER

La scène est coupée en deux par un vieux mur moussu et tout enguirlandé de folles plantes grimpantes. A droite, un coin du parc de Bergamin ; à gauche, un coin du parc de Pasquinot. De chaque côté, contre le mur, un banc.

Quand le rideau se lève, Percinet est assis sur la crête du mur, ayant, sur son genou, un livre, dont il donne lecture à Sylvette, attentive, debout sur le banc, de l'autre côté du mur, auquel elle s'accoude.

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVETTE, PERCINET

SYLVETTE.

Ah ! monsieur Percinet, mais comme c'est donc beau !

PERCINET.

N'est-ce pas ?... Écoutez répondre Roméo :

Il lit.

« C'est l'alouette, Amour, je te dis que c'est elle !
« Vois, le bord des vapeurs légères se dentelle,
« Et là-bas, au sommet rose du mont lointain,
« Sur le bout de son pied se dresse le matin !
« Il faut fuir.. »

SYLVETTE, vivement, prêtant l'oreille.

Chut !

PERCINET écoute un instant, puis

Personne ! Ainsi, mademoiselle,
Ne prenez pas ces airs effarouchés d'oiselle
Qui de la branche, au moindre bruit, va s'envoler...
Écoutez les Amants Immortels se parler :
Elle : « Amour, amour cher, non, ce n'est pas l'aurore,
« Mais c'est, pour éclairer ta fuite, un météore ! »
Lui : « Puisqu'elle le veut, eh bien, soit ! ce n'est point
« L'alouette qui chante et l'aurore qui point :
« Ce reflet, c'est le tien, Cynthia, dans la nue !
« Vienne la Mort, la Mort sera la bienvenue ! »

SYLVETTE.

Oh ! non, je ne veux pas qu'il parle de cela,
Ou bien je vais pleurer...

PERCINET.

Alors, restons-en là !
Et, jusques à demain refermant notre livre,
Laissons, puisqu'il vous plaît, le doux Roméo vivre.

Il ferme le livre et regarde tout autour de lui.

Quel adorable endroit, fait exprès, semble-t-il,
Pour s'y venir bercer aux beaux vers du grand Will !

SYLVETTE.

Oui, ces vers sont très beaux, et le divin murmure
Les accompagne bien, c'est vrai, de la ramure,
Et le décor leur sied, de ces ombrages verts ;
Oui, monsieur Percinet, ils sont très beaux, ces vers !
Mais ce qui fait pour moi leur beauté plus touchante,
C'est que vous les lisez de votre voix qui chante.

PERCINET.

La vilaine flatteuse !

SYLVETTE, soupirant.

Ah ! pauvres amoureux !
Que leur sort est cruel, qu'on fut méchant pour eux !

Avec un soupir.

Ah ! je pense...

PERCINET.

A quoi donc ?

SYLVETTE vivement.

A rien...

PERCINET.

A quelque chose.
Qui vous a fait soudain devenir toute rose !

SYLVETTE, de même.

A rien !...

PERCINET, la menaçant du doigt.

Oh ! la menteuse... aux yeux trop transparents !
Je le vois, à quoi vous pensez !...

Baissant la voix.

A nos parents !

SYLVETTE.

Peut-être...

PERCINET

A votre père, au mien, à cette haine
Qui les divise !

SYLVETTE.

Eh ! oui, c'est là ce qui me peine,
Ce qui me fait pleurer en cachette, souvent.
Lorsque, le mois dernier, je revins du couvent,

Mon père, me montrant le parc de votre père,
Me dit « Ma chère enfant, tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel, de Bergamin.
De ce gueux, de son fils, détourne ton chemin ;
Promets-moi bien, sinon, vois-tu, je te renie,
D'être, pour ces gens-là, toujours, une ennemie,
Car, de tous temps, les leurs ont exécré les tiens ! »
J'ai promis... Vous voyez, monsieur, comme je tiens.

PERCINET.

Et n'ai-je pas promis à mon père, de même,
De vous haïr toujours, Sylvette ? et je vous aime !

SYLVETTE.

Sainte Vierge !

PERCINET.

Et je t'aime, enfant !

SYLVETTE.

C'est un péché !

PERCINET.

Un gros... Que voulez-vous ? Plus on est empêché

D'aimer quelqu'un, et plus il vous en prend l'envie.
Sylvette, embrassez-moi !

SYLVETTE.

Mais jamais de la vie !

Elle saute du banc et s'éloigne.

PERCINET.

Vous m'aimez cependant !

SYLVETTE.

Que dit-il ?

PERCINET.

Chère enfant,
Je lis ce dont encor votre cœur se défend,
Mais ce dont plus longtemps douter serait un leurre !
Je dis... ce que vous-même avez dit tout à l'heure,
Oui, vous-même, Sylvette, en comparant ainsi
Les Amants de Vérone aux deux enfants d'ici.

SYLVETTE.

Je n'ai pas comparé !...

PERCINET.

Si ! mon père et ton père
A ceux de Juliette et de Roméo, chère !
C'est pourquoi Juliette et Roméo c'est nous,
Et c'est pourquoi nous nous aimons comme des fous !
Et je brave à la fois, malgré leur haine aiguë,
Pasquinot-Capulet, Bergamin-Montaiguë !

SYLVETTE, se rapprochant un peu du mur.

Alors, nous nous aimons ? Mais, monsieur Percinet,
Comment ça s'est-il fait si vite ?...

PERCINET.

L'amour naît,
On ne sait pas comment, pourquoi, quand il doit naître.
Je vous voyais souvent passer de ma fenêtre...

SYLVETTE.

Moi de même...

PERCINET.

Et nos yeux causaient en tapinois.

SYLVETTE.

Un jour, là, près du mur, je ramassais des noix,
Par hasard...

PERCINET.

Par hasard, là, je lisais Shakspeare ;
Et — pour unir deux cœurs vois comme tout conspire...

SYLVETTE.

Le vent fit envoler, psst !... chez vous, mon ruban !

PERCINET.

Pour le rendre, aussitôt, je grimpai sur le banc...

SYLVETTE, grimpant.

Je grimpai sur le banc...

PERCINET.

Et depuis lors, petite,
Chaque jour je t'attends, et chaque jour plus vite
Bat mon cœur lorsqu'enfin monte, signal béni !
Là, derrière le mur, ton doux rire de nid,

Qui ne s'achève pas sans que ta tête émerge
Du fouillis frémissant de folle vigne vierge!

SYLVETTE.

Puisque nous nous aimons, il faut nous fiancer.

PERCINET.

C'est à quoi justement je venais de penser.

SYLVETTE, solennellement.

Dernier des Bergamin, c'est à toi que se lie
La dernière des Pasquinot!

PERCINET.

Noble folie!

SYLVETTE.

On parlera de nous dans les âges futurs!

PERCINET.

Oh! trop tendres enfants de deux pères trop durs!

SYLVETTE.

Mais, qui sait, mon ami, peut-être l'heure tinte
Où Dieu veut que, par nous, leur haine soit éteinte?

PERCINET.

J'en doute.

SYLVETTE.

Moi, j'ai foi dans les événements,
Et j'entrevois déjà cinq ou six dénoûments
Très possibles.

PERCINET.

Vraiment, et lesquels?

SYLVETTE.

Mais suppose
— Dans plus d'un vieux roman j'ai lu pareille chose —
Que le Prince Régnant vienne à passer un jour...
Je cours le supplier, lui conte notre amour,
Que nos pères entre eux ont une vieille haine...
— Un roi maria bien don Rodrigue et Chimène! —
Le Prince fait venir mon père et Bergamin,
Et les réconcilie...

PERCINET.

Et me donne ta main!

SYLVETTE.

Ou bien, cela s'arrange ainsi que dans *Peau d'Ane*.
Tu dépéris, un sot médecin te condamne...

PERCINET.

Mon père me demande, affolé : « Que veux-tu? »

SYLVETTE.

Tu dis : « Je veux Sylvette! »

PERCINET.

Et son orgueil têtu
Est contraint de fléchir!

SYLVETTE.

Ou bien, autre aventure :
Un vieux duc, ayant vu de moi quelque peinture,
M'aime, envoie un superbe écuyer, en son nom,
M'offrir d'être duchesse...

PERCINET.

Alors, tu réponds : « Non ! »

SYLVETTE.

Il se fâche : un beau soir, dans quelque sombre allée
Du parc, où pour rêver à toi je suis allée,
On m'enlève !... Je crie !...

PERCINET.

Et je ne tarde point
A surgir près de toi ; je mets la dague au poing,
Me bats comme un lion, pourfends...

SYLVETTE.

Trois ou quatre hommes.
Mon père accourt, te prend dans ses bras ; tu te nommes ;
Alors, il s'attendrit, me donne à mon sauveur,
Et ton père consent, tout fier de ta valeur !

PERCINET.

Et nous vivons longtemps et très heureux ensemble !

SYLVETTE.

Et tout cela n'a rien d'impossible, il me semble?

PERCINET, entendant du bruit.

On vient!

SYLVETTE, perdant la tête.

Embrassons-nous!

PERCINET, l'embrassant.

Et ce soir même, ici,
A l'heure du Salut, tu viendras, dis?

SYLVETTE.

Non.

PERCINET.

Si!

SYLVETTE, disparaissant derrière le mur.

Ton père!

Percinet saute vivement à bas du mur.

SCÈNE II

SYLVETTE, descendue du mur et, par conséquent, invisible à Bergamin.

PERCINET, BERGAMIN

BERGAMIN.

Ah! je vous prends à rêvasser encore,
Seul, en ce coin de parc?

PERCINET.

Mon père, je l'adore,
Ce coin de parc!... J'adore être assis sur ce banc
Que la vigne du mur abrite en retombant!...
Voyez-vous comme elle est gracieuse, la vigne?
Remarquez ces festons d'une arabesque insigne.
On est si bien ici pour respirer l'air pur!

BERGAMIN.

Si bien devant ce mur?

PERCINET.

Je l'adore, ce mur!

BERGAMIN.

Je ne vois pas ce que ce mur a d'adorable.

SYLVETTE, à part.

Il ne peut pas le voir!

PERCINET.

Mais il est admirable,
Ce vieux mur, crêté d'herbe, enguirlandé, couvert
Ici de vigne rouge, ici de lierre vert,
Là de glycine mauve aux longues grappes floches,
Et là de chèvrefeuille, et là d'aristoloches!
Ce vieux mur centenaire et croulant, dont les trous
Laissent pendre au soleil d'étranges cheveux roux,
Qui de petites fleurs charmantes se constelle,
Ce mur sur qui la mousse est d'une épaisseur telle
Qu'il fait à l'humble banc scellé dans sa paroi
Un dossier de velours comme au trône d'un roi!

BERGAMIN.

Ta! ta! ta! Voudrais-tu, blanc-bec, me faire accroire
Que tu viens ici pour les beaux yeux du mur?

PERCINET.

Voire,
Pour les beaux yeux du mur...

Tourné vers le mur.

qui sont de bien beaux yeux!
Frais sourires d'azur, doux étonnements bleus,
Fleurs profondes, clairs yeux, vous êtes nos délices,
Et si jamais des pleurs emperlent vos calices,
D'un seul baiser nous les volatiliserons!...

BERGAMIN.

Mais le mur n'a pas d'yeux!

PERCINET.

Il a les liserons.

Et, gracieux, il en présente un, prestement cueilli, à Bergamin.

SYLVETTE.

Est-il spirituel, doux Jésus!

BERGAMIN.

Est-il bête!

Mais je connais ce qui te fait perdre la tête.

Mouvement d'effroi de Percinet et de Sylvette.

Tu viens lire en cachette!

Il prend le livre qui sort de la poche de Percinet, et regarde le dos.

Et du théâtre!...

Il l'ouvre, et le laisse tomber avec horreur.

En vers!

Des vers!... Voilà pourquoi, la cervelle à l'envers,
Vous rêvez, vous errez, évitant les approches,
Pourquoi vous me venez parler d'aristoloches,
Et pourquoi vous voyez des yeux bleus à ce mur!
Un mur n'a pas besoin d'être joli, — mais sûr!
Je vais faire enlever toutes ces choses vertes
Qui pourraient nous cacher quelques brèches ouvertes,
Et, pour mieux nous garder d'un voisin insolent,
Remaçonner ce pan, bâtir un beau mur blanc,
Bien blanc, bien net, bien propre; au lieu... d'aristoloches,
Le garnir, dans le plâtre ayant fait des encoches,
De tessons de bouteille au tranchant acéré
Qu'on verra s'en aller en bataillon serré...

PERCINET.

Oh! grâce!

BERGAMIN.

Pas de grâce!... Ainsi je le décrète!
Tout le long, tout le long, tout le long de la crête!

SYLVETTE et PERCINET, consternés.

Oh!

BERGAMIN, s'asseyant sur le banc.

Ça, causons!

Il se relève et s'éloigne du mur avec un air soupçonneux.

Mais, hum!... les murs, s'ils n'ont pas d'yeux,
Ont des oreilles!

Il fait le mouvement de monter sur le banc. Effroi de Percinet. Au bruit. Sylvette se fait toute petite derrière le mur, mais Bergamin renonce après une grimace que lui arrache quelque vieille douleur, et fait signe à son fils de monter à sa place, et de regarder.

Vois si quelque curieux...

PERCINET, grimpant lestement sur le banc et se penchant au-dessus du mur, bas à Sylvette, qui aussitôt s'est redressée.

A ce soir!

SYLVETTE, lui donnant sa main qu'il baise — tout bas.

Je viendrai devant que l'heure sonne.

PERCINET, de même.

J'y serai!

SYLVETTE, de même.

Je t'adore!

BERGAMIN, à Percinet.

Eh bien?

PERCINET, sautant à terre et à voix haute.

Eh bien, — personne!

BERGAMIN, rassuré, se rassied.

Alors, causons... Mon fils, je veux vous marier.

SYLVETTE.

Ah!

BERGAMIN.

Qu'est-ce?

PERCINET.

Rien.

BERGAMIN.

On vient de faiblement crier.

PERCINET, regardant en l'air.

Quelque oiselet blessé...

SYLVETTE.

Hélas!...

PERCINET.

...dans la ramure!

BERGAMIN.

Or donc, mon fils, après réflexion très mûre,
J'ai fait pour vous un choix.

PERCINET remonte en sifflant.

Tu! tu!

BERGAMIN, après un instant de suffocation, le suivant.

Je suis têtu,
Et je vous forcerai, monsieur...

PERCINET, redescendant.

Tu! tu! tu! tu!

BERGAMIN.

Voulez-vous bien finir de siffler, mauvais merle!...
Une femme encor jeune, et très riche, — une perle!

PERCINET.

Et si je n'en veux pas de votre perle?

BERGAMIN.

Attends!
Je m'en vais te montrer, polisson!...

PERCINET, rabaissant la canne levée de son père.

Le Printemps
A rempli les buissons, mon père, de bruits d'ailes,
Et les sources des bois voient s'abattre auprès d'elles
Des couples de petits oiseaux se caressant...

BERGAMIN.

Impudique!

PERCINET, même jeu.

Tout rit et fête Avril récent
Les papillons...

BERGAMIN.

Pendard!

PERCINET, même jeu.

...à travers champs essaiment,
Pour aller épouser toutes les fleurs qu'ils aiment!...
L'Amour...

BERGAMIN.

Bandit!

PERCINET.

...met tous les cœurs en floraison...
Et vous me voulez voir marié de raison!

BERGAMIN.

Oui, certes, garnement!

PERCINET, d'une voix vibrante.

Eh bien, non, non, mon père!
Je jure... sur ce mur — qui m'entend, je l'espère, —
Que je me marierai si romanesquement
Que l'on n'aura jamais vu dans aucun roman
Quelque chose de plus follement romanesque!

Il se sauve en courant.

BERGAMIN, courant après lui.

Oh! je t'attraperai!

SCÈNE III

SYLVETTE, puis PASQUINOT

SYLVETTE, seule.

Vraiment, je conçois presque
La haine de papa pour ce méchant...

PASQUINOT, entrant à gauche.

Eh bien,
Que fait-on par ici, mademoiselle?

SYLVETTE.

Rien.

On se promène.

PASQUINOT.

Ici! seule! Mais, malheureuse!...
Vous n'avez donc pas peur?

SYLVETTE.

Je ne suis pas peureuse.

PASQUINOT.

Seule près de ce mur!... Mais je vous le défends
D'approcher de ce mur! Mais, imprudente enfant,
Regarde bien ce parc : tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel!...

SYLVETTE.

Je sais, mon père.

PASQUINOT.

Et tu viens t'exposer à des mots outrageants,
A des?... Sait-on de quoi sont capables ces gens?

Si ce gueux, ou son fils, connaissaient que ma fille
Vient seule rêvasser dessous cette charmille...
Oh! rien que d'y penser, je me sens frissonner!
Mais je vais le barder, le caparaçonner,
Ce mur, le hérisser de fer pour qu'on s'éventre,
Qu'on s'empale, en voulant le franchir, et qu'on s'entre,
Rien qu'en s'en approchant, des pointes dans la chair!

SYLVETTE, à part.

Il ne le fera pas, ça coûterait trop cher.
Il est un peu serré, papa.

PASQUINOT.

Rentre, — un peu vite!

Elle sort, il la suit des yeux d'un air courroucé

SCÈNE IV

BERGAMIN, PASQUINOT

BERGAMIN, parlant à la cantonade.

Ce billet à monsieur Straforel, tout de suite.

PASQUINOT **court vivement au mur et y grimpe.**

Bergamin!

BERGAMIN, même jeu.

Pasquinot!

Ils s'embrassent.

PASQUINOT.

Comment va?

BERGAMIN.

Pas trop mal.

PASQUINOT.

Ta goutte?

BERGAMIN.

Mieux. Et ton coryza?

PASQUINOT.

L'animal

Me tient toujours.

BERGAMIN.

Eh bien, c'est fait, le mariage!

PASQUINOT.

Hein?

BERGAMIN.

J'ai tout entendu, caché dans le feuillage.
Ils s'adorent!

PASQUINOT.

Bravo!

BERGAMIN.

Brusquons le dénoûment.

Se frottant les mains.

Ha! ha! tous les deux veufs, et pères mêmement,
Moi, d'un fils qu'une mère un peu trop romanesque
Appela Percinet...

PASQUINOT.

Oui, c'est un nom grotesque.

BERGAMIN.

Toi, d'un tendron rêveur, Sylvette, âme d'azur,
Quel était notre but, le seul?

PASQUINOT.

Oter ce mur...

BERGAMIN.

Pour vivre ensemble...

PASQUINOT.

Et fondre en une nos deux terres!

BERGAMIN.

Calcul de vieux amis...

PASQUINOT.

Et de propriétaires!

BERGAMIN.

Pour ce, que fallait-il?

PASQUINOT.

Marier nos enfants!

BERGAMIN.

Les marier! Oui, mais... serions-nous triomphants
S'ils avaient soupçonné nos désirs, notre entente?
Mariage arrangé n'est pas chose tentante
Pour deux jeunes serins poétiques. Aussi,
Profitant de ce qu'ils ont vécu loin d'ici,
Leur avons-nous caché tout projet d'hyménée.
Mais collège et couvent les lâchaient cette année.
Lors, m'étant avisé que, de les empêcher
De se voir, sûrement les ferait se chercher,
Que s'aimer en secret et d'un amour coupable
Leur plairait, — j'inventai cette haine admirable!...
Vous doutiez du succès de ce plan inouï?
Eh bien, nous n'avons plus qu'à dire nos deux oui.

PASQUINOT.

Soit! mais comment?... Comment, avec assez d'astuce,
Consentir, sans leur mettre à l'oreille la puce?
Moi qui t'appelais gueux, idiot...

BERGAMIN.

Idiot?
Gueux suffisait! Ne dis que juste ce qu'il faut.

PASQUINOT.

Quel prétexte?...

BERGAMIN.

Ah! voilà! — Mais ta fille elle-même
Vient de me suggérer l'ultime stratagème!
Tandis qu'elle parlait, mon plan se dessinait :
Ce soir, ils ont ici rendez-vous; Percinet
Arrive le premier; au moment où Sylvette
Paraît, des hommes noirs, surgis d'une cachette,
L'enlèvent! Elle crie! Alors, mon jeune coq
Court sus aux ravisseurs, chamaille à coups d'estoc;
Ils font semblant de fuir; tu te montres; j'arrive;
Ta fille et son honneur sont saufs; ta joie est vive;
Tu bénis, laissant choir de tes yeux un peu d'eau,
L'héroïque sauveur; je m'attendris : — tableau.

PASQUINOT.

Ah! ça, c'est du génie!... Ah! non ça, par exemple,
C'est du génie!...

BERGAMIN, modeste.

Eh! oui... proprement. Chut! contemple
Celui qui vient! C'est Straforel, le spadassin,
A qui j'ai tout à l'heure écrit de mon dessein...
Oui, notre enlèvement, c'est lui qui va le mettre
En scène.

Straforel, dans un pompeux costume de spadassin, paraît au fond et s'avance majestueusement.

SCÈNE V

Les Mêmes, STRAFOREL

BERGAMIN, descendant du mur, et saluant.

Hum! Que d'abord je vous fasse connaître
Mon ami Pasquinot ..

STRAFOREL s'incline.

Monsieur...

En se relevant, il s'étonne de ne pas voir Pasquinot.

BERGAMIN, le lui montrant à cheval sur la crête.

Là, sur le mur.

STRAFOREL, à part.

Exercice étonnant pour un homme aussi mûr!

BERGAMIN.

Mon plan vous paraît-il, cher maître?...

STRAFOREL.

Elémentaire.

BERGAMIN.

Oui, vous savez comprendre, agir vite...

STRAFOREL.

Et me taire.

BERGAMIN.

Simulacre de rapt, n'est-ce pas, combat feint?

STRAFOREL.

C'est tout compris.

BERGAMIN.

Ayez d'adroits bretteurs, afin

Qu'ils n'aillent pas blesser mon garçonnet. Je l'aime.
C'est mon unique enfant !

STRAFOREL.

J'opérerai moi-même.

BERGAMIN.

Ah ! très bien ! Dans ce cas, je ne saurais douter...

PASQUINOT, bas à Bergamin.

Dis donc, demande-lui ce que ça va coûter.

BERGAMIN.

Pour un enlèvement, que prenez-vous, cher maître ?

STRAFOREL.

Cela dépend, monsieur, de ce qu'on veut y mettre.
On fait l'enlèvement un peu dans tous les prix.
Mais, dans le cas présent, et si j'ai bien compris,
Il ne faut pas compter du tout. A votre place,
J'en prendrais un, monsieur, là, — de première classe !

BERGAMIN, ébloui.

Ah ! vous avez plusieurs classes ?

STRAFOREL.

Évidemment
Songez que nous avons, monsieur, l'enlèvement
Avec deux hommes noirs, l'enlèvement vulgaire
En fiacre, — celui-là ne se demande guère; —
L'enlèvement de nuit; l'enlèvement de jour;
L'enlèvement pompeux, en carrosse de cour,
Avec laquais poudrés et frisés, — les perruques
Se payent en dehors, — avec muets, eunuques,
Nègres, sbires, brigands, mousquetaires, au choix !
L'enlèvement en poste, avec deux chevaux, trois,
Quatre, cinq, — on augmente *ad libitum* le nombre; —
L'enlèvement discret, en berline, — un peu sombre; —
L'enlèvement plaisant, qui se fait dans un sac;
Romantique, en bateau, — mais il faudrait un lac ! —
Vénitien, en gondole, — il faudrait la lagune ! —
L'enlèvement avec ou sans le clair de lune,
— Les clairs de lune, étant recherchés, sont plus chers ! —
L'enlèvement sinistre aux lueurs des éclairs,
Avec appels de pied, combat, bruit de ferraille,
Chapeaux à larges bords, manteaux couleur muraille;
L'enlèvement brutal; l'enlèvement poli;
L'enlèvement avec des torches — très joli ! —
L'enlèvement masqué qu'on appelle classique;

L'enlèvement galant qui se fait en musique;
L'enlèvement en chaise à porteurs, le plus gai,
Le plus nouveau, monsieur, et le plus distingué!

BERGAMIN, se grattant la tête, à Pasquinot.

Voyons, que penses-tu ?

PASQUINOT.

Hon... Et toi?

BERGAMIN.

Moi, je pense
Qu'il faut frapper très fort — tant pis si l'on dépense! -
L'imagination !... Avoir de tout un peu !...
Faire un enlèvement...

STRAFOREL.

Panaché ? Ça se peut.

BERGAMIN.

Donnons-en pour longtemps à nos jeunes fantasques :
Chaise à porteurs, manteaux, torches, musique, masques!

STRAFOREL, prenant des notes sur un calepin.

Nous prendrons, pour grouper ces divers éléments,
Une première classe — avec des suppléments.

BERGAMIN.

Soit !

STRAFOREL.

Je vais revenir bientôt...

Montrant Pasquinot.

Mais il importe
Que monsieur, de son parc, entre-bâille la porte...

BERGAMIN.

Il entre-bâillera.

STRAFOREL saluant.

Messieurs, mes compliments !

Avant de sortir.

Une première classe avec des suppléments !

SCÈNE VI

BERGAMIN, PASQUINOT

PASQUINOT.

Avec tous ses grands airs, il s'en va, l'homme honnête,
Sans qu'on ait fait le prix !

BERGAMIN.

Laisse, l'affaire est faite !
On abattra le mur. Nous n'aurons qu'un foyer !

PASQUINOT.

Et l'hiver, à la ville, ô douceur ! qu'un loyer !

BERGAMIN.

Nous ferons dans le parc des choses ravissantes !

PASQUINOT.

Nous taillerons les ifs !

BERGAMIN.

Nous sablerons les sentes.

PASQUINOT.

Nos chiffres, au milieu de chaque massif rond,
Bien calligraphiés, en fleurs, s'enlaceront !

BERGAMIN.

Comme cette verdure est un peu trop sévère...

PASQUINOT.

Nous allons l'égayer par des boules de verre !

BERGAMIN.

Nous aurons des poissons dans un bassin tout neuf !

PASQUINOT.

Nous aurons un jet d'eau faisant danser un œuf !
Nous aurons un rocher ! — Hein ! coquin, que t'en semble ?

BERGAMIN.

Tous nos vœux sont comblés !

PASQUINOT.

Nous vieillirons ensemble !

BERGAMIN.

Et ta fille est casée !

PASQUINOT.

Ainsi que ton gamin !

BERGAMIN.

Ah ! mon vieux Pasquinot !

PASQUINOT.

Ah ! mon vieux Bergamin !

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre

SCÈNE VII

LES MÊMES, SYLVETTE, PERCINET, entrés brusquement, chacun de son côté.

SYLVETTE, voyant son père tenir Bergamin.

Ah !

BERGAMIN, apercevant Sylvette, à Pasquinot.

Ta fille !

PERCINET, voyant son père tenir Pasquinot.

Ah !

PASQUINOT, apercevant Percinet, à Bergamin.

Ton fils !

BERGAMIN, bas à Pasquinot.

Battons-nous !

Ils transforment l'embrassade en lutte à bras-le-corps

Ah ! canaille

PASQUINOT.

Ah ! gueux !

SYLVETTE, tirant son père par les basques de son habit.

Papa !...

PERCINET, même jeu, à Bergamin.

Papa !...

BERGAMIN.

Laissez-nous donc, marmaille

PASQUINOT.

C'est lui qui m'insulta !

BERGAMIN.

C'est lui qui me frappa !

PASQUINOT.

Lâche !

SYLVETTE.

Papa !

BERGAMIN.

Filou !

PERCINET.

Papa !!

PASQUINOT.

Brigand !

SYLVETTE.

Papa !!!

Ils réussissent à les séparer

PERCINET, entraînant son père.

Rentre, il est tard!

BERGAMIN, essayant de revenir.

Ma rage est à son paroxysme!

Percinet l'emmène

PASQUINOT, même jeu avec Sylvette.

J'écume!

SYLVETTE, l'emmenant.

L'air fraîchit. Pense à ton rhumatisme.

SCÈNE VIII

Le jour baisse insensiblement. La scène reste vide un instant. **Puis,** dans le parc de Pasquinot, entrent STRAFOREL et ses SPADASSINS, MUSICIENS, etc.

STRAFOREL.

D'une étoile déjà le ciel clair s'étoila.
Le jour fuit...

Il place ses hommes.

Mets-toi là... Mets-toi là... Mets-toi là.
Oui, l'heure du Salut déjà doit être proche :
Blanche, elle apparaîtra quand tintera la cloche;
Alors, je sifflerai...

Il regarde le ciel.

La lune?... C'est parfait!
Nous n'aurons pas manqué, ce soir, un seul effet!

Regardant les manteaux extravagants des spadassins

Excellents, les manteaux!... Que la colichemarde
Les retrousse un peu plus : appuyez sur la garde!

On apporte la chaise à porteurs

La chaise, ici, dans l'ombre.

Regardant les porteurs qui sont noirs.

Ah! les nègres, pas mal!

A la cantonade.

Les torches, vous n'entrez, n'est-ce pas, qu'au signal?

On voit le fond vaguement coloré de rose par les reflets des torches qui restent derrière les arbres; entrent des musiciens.

Les musiciens? — là! sur fond de clartés roses...

Il les place au fond.

De la grâce, du flou! Variez donc les poses!
Debout, la mandoline! Asseyez-vous, l'alto!
Comme dans le *Concert Champêtre* de Watteau!

Sévère, à un spadassin.

Premier Homme Masqué, que vois-je? On se dandine?
Ça, de l'allure! — Bien! — Instruments, en sourdine,
Veuillez vous accorder... Oh! très bien! — Sol, mi, si!

Il se masque

SCENE IX

Les Mêmes, PERCINET

PERCINET entre lentement. A mesure qu'il déclame les vers suivants, la nuit devient plus noire et le ciel s'étoile.

Mon père s'est calmé... J'ai pu fuir jusqu'ici.
Le jour baisse... L'odeur des sureaux flotte et grise...
Les fleurs vont s'effaçant dans la pénombre grise...

STRAFOREL, bas aux violons.

Musique!

Les musiciens jouent doucement jusqu'à la fin de l'acte.

PERCINET.

Je me sens trembler comme un roseau.
Qu'ai-je donc?... Elle va venir!

STRAFOREL, aux musiciens.

Amoroso!...

PERCINET.

Mon premier rendez-vous, le soir... Ah! je défaille!...
La brise fait le bruit d'une robe de faille...
On ne voit plus les fleurs... j'ai des larmes aux yeux...
On ne voit plus les fleurs... mais on les sent bien mieux!
Oh! ce grand arbre, avec une étoile à son faîte!...
Mais qui donc joue ainsi des airs? — La nuit s'est faite.

Oui, la douce nuit s'est faite, et voici
Qu'en l'azur foncé du ciel obscurci,
S'allumant partout, par là, par ici,
Et l'une après l'une,
Tandis que l'étang est tout coassant,
Les étoiles vont en nombre croissant
Tout autour, autour du grêle croissant
De la pâle lune!

Éclats de saphir et de diamant,
Étoiles, je fus longtemps votre amant,
Et je vous parlais, le soir, ardemment,
Perdu dans la nue!...
Mais ma poésie a changé de cours
Depuis que, tenant de naïfs discours,
Ses petits cheveux au front coupés courts,
Sylvette est venue!

Chers astres du ciel, astres familiers,
Vous êtes bien beaux, là-haut, par milliers,
Mais, allez! serez bien humiliés
Quand, parmi ses voiles,
Elle apparaîtra dans le bleu jardin,
Et, voyant ses yeux, vous serez soudain
Pour vos propres feux prises de dédain,
Mes pauvres étoiles!

Une cloche sonne au loin.

SCÈNE X

LES MÊMES, SYLVETTE, puis BERGAMIN, PASQUINOT

SYLVETTE, paraît au tintement de la cloche.

Le Salut sonne. Il doit m'attendre.

Coup de sifflet, Straforel surgit devant elle, les torches apparaissent.

Ah!

Les spadassins l'enlèvent et la mettent vivement dans la chaise à porteurs.

Au secours!

PERCINET.

Juste ciel!

SYLVETTE.

Percinet, on m'enlève!

PERCINET.

J'accours!

Il enjambe le mur, tire l'épée, et ferraille avec plusieurs spadassins.

Tiens, — tiens, — tiens!

STRAFOREL, aux musiciens.

Trémolo!

Les violons élèvent un trémolo dramatique. Les spadassins se sauvent. Straforel, d'une voix de théâtre :

Per Baccho! C'est le diable

Que cet enfant!

Duel entre Straforel et Percinet. Straforel porte tout à coup la main à sa poitrine.

Le coup... est irrémédiable!

Il tombe.

PERCINET, courant à Sylvette.

Sylvette!

Tableau. Elle est dans la chaise à porteurs, lui à genoux.

SYLVETTE.

Mon sauveur!

PASQUINOT, surgissant.

Le fils de Bergamin!...
Ton sauveur!... ton sauveur?... Je lui donne ta main!

SYLVETTE et PERCINET.

Ciel!

Bergamin est entré de son côté, suivi de valets avec des flambeaux.

PASQUINOT, à Bergamin qui paraît sur la crête du mur.

Bergamin, ton fils est un héros!... Pardonne!
Et faisons leur bonheur!

BERGAMIN, solennel.

Ma haine m'abandonne!

PERCINET.

Sylvette, nous rêvons, Sylvette, parlons bas,
Que le bruit de nos voix ne nous réveille pas!...

BERGAMIN.

Les haines finiront toujours en hyménées.
La paix est faite.

Montrant le mur.

Il n'y a plus de Pyrénées !

PERCINET.

Qui l'aurait cru qu'ainsi mon père changerait ?

SYLVETTE, simplement.

Quand je vous le disais que tout s'arrangerait !

Tandis qu'ils remontent avec Pasquinot, Straforel se soulève et tend un papier à Bergamin.

BERGAMIN, bas.

Hein ! Quoi donc ? Ce papier, et votre signature...
Qu'est cela, s'il vous plaît ?

STRAFOREL, saluant.

Monsieur, c'est ma facture !

Il retombe.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor : le mur a disparu. Les bancs qui lui étaient adossés ont été repoussés à droite et à gauche. Menus changements, massifs de fleurs, kiosques de treillages, faux marbres prétentieux, serre. A droite, table de jardin, chaises.

Au lever du rideau, Pasquinot, assis sur le banc de gauche, lit sa gazette. Blaise, au fond, ratisse.

SCÈNE PREMIÈRE

PASQUINOT, BLAISE, puis BERGAMIN

BLAISE, ratissant.

Donc, Monsieur Pasquinot, ce soir vient le notaire?. .
Hé! voici bien un mois que ce mur est par terre
Et que vous vivez tous ensemble. Il était temps ;
Nos petits amoureux doivent être contents!

PASQUINOT, levant la tête et regardant autour de lui.

Ça fait bien sans ce mur, hein, Blaise?

BLAISE.

C'est superbe!

PASQUINOT.

Oui, mon parc a gagné. Cent pour cent.

Il se penche et tâte une touffe de gazon.

Mais cette herbe
Est mouillée!... On a donc arrosé ce matin?...

Furieux.

Il ne faut arroser que le soir, vieux crétin!

BLAISE, placidement.

C'est monsieur Bergamin qui m'en a donné l'ordre.

PASQUINOT.

Ah? Ce bon Bergamin!... Il ne veut pas démordre
De son idée!... Il croit qu'arroser sans repos
Vaut mieux qu'arroser peu, mais bien, mais à propos!
Enfin!...

A Blaise.

Vous sortirez les plantes de la serre.

Blaise aligne au fond des plantes qu'il va chercher dans la serre. Pasquinot lit. Bergamin paraît au fond.

BERGAMIN, arrosant les arbustes avec un énorme arrosoir.

Ouf!... On leur donne d'eau juste le nécessaire!
Ce qui leur fait du bien, c'est ce superflu-là!

A un arbre.

Hein, mon vieux, tu mourais de soif?... Tiens, en voilà,
De l'eau... tiens, en voilà! Moi, j'aime ça, les arbres.

Posant son arrosoir, et regardant autour de lui avec satisfaction.

Oui, mon parc a gagné... Très jolis, ces faux marbres.
Très, très...

Apercevant Pasquinot.

Bonjour.

Pas de réponse.

Bonjour!!

Pas de réponse.

Bonjour!!!

Pasquinot lève la tête.

Eh bien, j'attends?

PASQUINOT.

Oh! mon ami, mais nous nous voyons tout le temps!

BERGAMIN.

Ah? — bien!...

Voyant les plantes que range Blaise.

Veux-tu rentrer ces plantes!

Blaise, ahuri, les rentre précipitamment. Pasquinot lève les yeux
ciel, hausse les épaules, et lit. Bergamin va et vient, l'air désœuv
finit par s'asseoir à côté de Pasquinot. Silence. Puis, tout à coup, a
mélancolie :

A cette heu

Chaque jour, je sortais, furtif, de ma demeure...

PASQUINOT, rêveur, baissant sa gazette.

Je filais de chez moi, subreptice et léger...
C'était très amusant!

BERGAMIN.

Le secret!

PASQUINOT.

Le danger!

BERGAMIN.

Il fallait dépister Percinet ou Sylvette
Chaque fois qu'on venait tailler une bavette!

PASQUINOT.

On risquait, chaque fois qu'on grimpait sur le mur,
La casse d'une côte ou le bris d'un fémur.

BERGAMIN.

Nos conversations monoquotidiennes
Ne se pouvaient qu'au prix de ruses indiennes.

PASQUINOT.

Il fallait se glisser sous les buissons épais...
C'était très amusant!

BERGAMIN.

Quelquefois, je rampais...
Et, le soir, aux genoux, ma culotte était verte!

PASQUINOT.

L'un de l'autre il fallait, sans fin, jurer la perte...

BERGAMIN.

Et dire un mal affreux...

PASQUINOT.

C'était très amusant!

Bâillant.

Bergamin?

BERGAMIN, de même.

Pasquinot?

PASQUINOT.

Ça nous manque, à présent.

BERGAMIN.

Non, voyons!...

Après réflexion.

Si, pourtant. Oh! c'est très drôle! — Est-ce q
Ce serait la revanche, ici, du Romanesque?...

Silence. Il regarde Pasquinot qui lit.

Son gilet est toujours veuf de quelque bouton!
C'est crispant!...

Il se lève, s'éloigne, va et vient.

PASQUINOT, le regardant par-dessus sa gazette, à part.

Il a l'air d'un vaste hanneton
Qui virevolte, avec ses basques pour élytres.

Il feint de lire quand Bergamin repasse devant lui.

BERGAMIN, le regardant, à part.

Il louche, quand il lit, ainsi que font les pitres
Après leur papillon.

Il remonte en sifflotant.

PASQUINOT, à part, nerveux.

Il siffle!... c'est un tic!

Haut.

Ne sifflote donc pas toujours, comme un aspic.

BERGAMIN, souriant.

Nous distinguons le brin d'éteule aux yeux des autres,
Et nous ne sentons pas la solive en les nôtres!
Vous avez bien vos tics...

PASQUINOT.

Moi?

BERGAMIN.

Vous vous dandinez;
Vous reniflez sans fin, Roi des Enchifrenés,
Le nez toujours noirci d'un vain sternutatoire;
Vous contez six vingts fois par jour la même histoire.

PASQUINOT, qui, assis, jambes croisées, balance son pied.

Mais...

BERGAMIN.

Vous ne pouvez pas un instant vous asseoir
Sans balancer le pied comme un gros encensoir;
A table, vous roulez votre mie en boulettes...
Maniaque, mon cher, ah! non, ce que vous l'êtes!

PASQUINOT.

Oui, comme maintenant on s'ennuie à moisir,
De m'inventorier vous avez le loisir;
Vous dénombrez mes tics, vous en dressez la liste;
Mais la vie en commun, cette grande oculiste,
Me désaveugle aussi! Je vous vois ladre, faux,
Égoïste, et chacun de vos menus défauts
Grossit, — comme la mouche amusante et gentille
Devient un monstre affreux, monsieur, sous la lentille.

BERGAMIN.

Ce dont je me doutais, maintenant j'en suis sûr.

PASQUINOT.

Quoi?

BERGAMIN.

Le mur te flattait.

PASQUINOT.

Tu perds beaucoup sans mur.

BERGAMIN.

De te voir tous les jours tu calmas mon envie!

PASQUINOT, éclatant.

Depuis un mois, monsieur, ce n'est plus une vie!

BERGAMIN, très digne.

C'est bien, monsieur, c'est bien. Ce que nous avons fait,
Ce n'était pas pour nous, n'est-ce pas?

PASQUINOT.

En effet!

BERGAMIN.

C'était pour nos enfants!...

PASQUINOT, convaincu.

Pour nos enfants, oui, certe!..
Souffrons donc en silence, et supportons la perte
De notre liberté, sans soucis apparents.

BERGAMIN.

Car, se sacrifier, c'est le sort des parents!

Sylvette et Percinet paraissent à gauche, au fond, entre les arbres, et traversent la scène, enlacés, avec des gestes d'exaltés.

PASQUINOT.

Chut! voici les Amants!

BERGAMIN, les regardant

Voyez-moi cette pose!...
Semblent-ils pas marcher dans une apothéose?

PASQUINOT.

Depuis que l'aventure exauça tous leurs vœux,
Ils sentent des rayons mêlés à leurs cheveux!

BERGAMIN.

C'est l'heure où, copiant les attitudes lentes
Des Pèlerins d'Amour dans les Fêtes Galantes,
Ils viennent chaque jour, avec componction,
Sur le lieu du combat faire une station!

Sylvette et Percinet, qui ont disparu à droite, y reparaissent, à un plan plus rapproché, et descendent en scène.

Voici nos pèlerins.

PASQUINOT.

S'ils brodent sur leur thème
Coutumier, cela vaut d'être écouté!...

(Bergamin et Pasquinot se retirent derrière un massif.)

SCÈNE II

SYLVETTE, PERCINET;
BERGAMIN et PASQUINOT, cachés.

PERCINET.

Je t'aime!...

SYLVETTE.

Je vous aime...

Ils s'arrêtent.

A l'endroit illustre nous voici!

PERCINET.

Oui, c'est ici qu'eut lieu la chose. C'est ici
Que tomba lourdement la brute transpercée!

SYLVETTE.

Là, je fus Andromède!

PERCINET.

Et là, je fus Persée!

SYLVETTE.

Combien donc étaient-ils contre toi?

PERCINET.

Dix!

SYLVETTE.

Oh!... vingt!...
Vingt au moins, sans compter ce grand dernier qui vint,
Et dont tu corrigeas l'humeur récalcitrante.

PERCINET.

Oui, vous avez raison, ils étaient au moins trente.

SYLVETTE.

Ah! redis-moi comment, dague au poing, flamme aux yeux
Tu les frappas dans l'ombre, ô mon Victorieux!

PERCINET

Je ne sais si ce fut en sixte, ou bien en quarte...
Mais ils tombaient, pareils, aux capucins de carte!

SYLVETTE.

Ami, si vos cheveux avaient été moins blonds,
J'aurais cru voir le Cid!

PERCINET.

Oui, nous nous ressemblons.

SYLVETTE.

Il manque à nos amours d'être mis en poème.

PERCINET.

Sylvette, ils le seront!

SYLVETTE.

Je vous aime.

PERCINET.

Je t'aime!

SYLVETTE.

C'est du rêve vécu!... Je m'étais tant juré
D'épouser le héros follement rencontré,
Et pas le bon petit fiancé des familles!...

PERCINET.

Ah?

SYLVETTE.

Non, non, pas celui qu'on offre aux jeunes filles,
Le doux monsieur que cherche à marier sa sœur,
Ou quelque digne abbé, son vague confesseur.

PERCINET.

Tu n'aurais surtout pas épousé, que j'espère,
L'inévitable fils d'un ami de ton père?

SYLVETTE, riant.

Ah! non!... Remarques-tu que mon père et le tien
Sont depuis quelques jours d'une humeur?...

PERCINET.

Oui, de chien

BERGAMIN, derrière le massif.

Hum!

PERCINET.

Et je sais pourquoi leur bonne humeur s'altère...

BERGAMIN, derrière le massif.

Ah?

PERCINET.

Mais oui! notre envol vexe leur terre-à terre.
Je respecte beaucoup mon père, — et ton auteur;
Mais ce sont bons bourgeois pas très à la hauteur.
Notre éclat les relègue un peu dans les ténèbres.

PASQUINOT, derrière le massif.

Hein?

SYLVETTE, de même.

Les voilà passés pères d'amants célèbres.

PERCINET, riant.

Mon panache excessif leur devient importun.

SYLVETTE.

Ton père a devant toi la gêne obscure d'un...
Je ne sais si je peux dire?

PERCINET.

Tu peux, espiègle.

SYLVETTE.

D'un canard ayant fait la couvaison d'un aigle!

BERGAMIN, derrière le massif.

Ho! ho!

SYLVETTE, riant plus fort.

Pauvres parents, notre amour clandestin,
Comme il se joua d'eux!...

PASQUINOT, derrière le massif.

Hé! hé!

PERCINET.

Oui, le Destin
Joint toujours les Amants par d'imprévus méandres,
Et le hasard se fait le Scapin des Léandres!

BERGAMIN, derrière le massif.

Ha! ha!

SYLVETTE.

Et donc, ce soir, le contrat, nous allons
Le signer!

PERCINET, remontant

Et je vais mander les violons

SYLVETTE.

Allez vite!

PERCINET.

Je cours!

SYLVETTE, le rappelant.

Tenez, je suis gentille,
Et je vais vous mener, monsieur, jusqu'à la grille.

Ils remontent enlacés, Sylvette minaudant

Nous égalons, je crois, les plus fameux Amants

PERCINET.

Oui, nous serons parmi ces Immortels Charmants :
Roméo, Juliette, — Aude et Roland...

SYLVETTE.

Aminte

Et son pâtre!

PERCINET.

Pyrame et Thisbé!

SYLVETTE.

Mainte et mainte

Encore...

Ils sont sortis. On entend leur voix s'éloigner parmi les arbres.

La voix de PERCINET.

Francesca, tu sais, de Rimini,

Et Paolo...

La voix de SYLVETTE.

Pétrarque et Laure...

BERGAMIN, sortant du massif.

As-tu fini!

SCÈNE III

PASQUINOT, BERGAMIN

PASQUINOT, gouailleur.

Le succès de ton plan, monsieur l'homme sagace,
Répond à ton espoir, et même il le dépasse!
Résultat qui sans doute était prévu par vous,
Cher maître : nos enfants sont complètement fous!

BERGAMIN.

Il est clair que ta fille est assez énervante
Avec son fameux rapt, que sans cesse elle vante!

PASQUINOT.

Et ton fils, qui se croit un héros, prend des airs
Qui ne me portent pas moindrement sur les nerfs!

BERGAMIN.

Mais le plus irritant, c'est qu'ils nous représentent
Comme deux bons bourgeois dupés, qu'ils nous plaisantent

Sur notre aveuglement voulu, sur ce que nous
Ne surprîmes jamais un de leurs rendez-vous!
C'est bête, si tu veux, mais enfin ça m'agace.

PASQUINOT.

Avais-tu prévu ça, monsieur l'homme sagace?
Grâce à toi, ton moutard tient d'insanes propos
Et se croit le premier des moutardiers papaux.

BERGAMIN.

Moutardier dont au nez me monte la moutarde!

PASQUINOT.

Je vais tout leur conter, sans plus tarder.

BERGAMIN.

Non, tarde!
Il ne faut pas aller leur dire tout de go;
On parlera sitôt après le conjungo;
Jusqu'aux derniers accords des nuptiales harpes,
Sachons leur opposer un mutisme de carpes.

PASQUINOT.

Soit, mais nous voilà pris nous-mêmes dans nos rêts,
Grâce à ton fameux plan.

BERGAMIN.

Mon cher, tu l'admirais!

PASQUINOT.

Ah! il était joli, ton plan!

BERGAMIN, à part.

Il m'exaspère!

SCÈNE IV

LES MÊMES, SYLVETTE

Elle entre gaiement, une branche fleurie à la main, dont elle fait à la cantonade des signes à Pasquinot qu'elle vient de quitter, puis elle descend entre les deux pères.

SYLVETTE.

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, futur beau-père.

BERGAMIN.

Bonjour, future bru!

SYLVETTE, imitant.

Bonjour, future bru!
Oh! comme vous avez ce matin l'air bourru!

BERGAMIN.

C'est Pasquinot qui me... qui me...

SYLVETTE, lui agitant sa branche sous le nez.

Chut! chut! du calme!
Je viens comme la paix. — et j'ai de une palme!
Vous vous boudez encore un peu? C'est bien permis:
Pouvez-vous vous aimer comme deux vieux amis?

PASQUINOT, à part.

Ironie!...

BERGAMIN, haut, gouailleur.

Oui, c'est vrai; notre haine fut telle
Qu'on ne peut...

SYLVETTE.

Songez donc: une haine mortelle!
Oh! quand je me souviens de ce que vous disiez
De papa, bien souvent, là, parmi vos rosiers,

Sans vous douter que moi j'entendais tout, assise
Derrière le bon mur...

BERGAMIN, à part.

Elle est d'une bêtise!

SYLVETTE, à Pasquinot.

Car je venais ici chaque jour, vous savez,
Retrouver Percinet! — Dire que vous n'avez
Jamais eu de soupçons!

PASQUINOT, ironique.

Oh! pour ça, que je meure
Si...

SYLVETTE.

Nous venions pourtant toujours à la même heure.

A Bergamin.

Ha! ha! J'entends encor Percinet vous crier,
Le jour même du rapt: « Je veux me marier
De la façon la plus romanesquement folle! »
Eh! dame, dites donc, il a tenu parole!

BERGAMIN, vexé.

Vraiment?... Et vous croyez que si j'avais voulu?...

SYLVETTE.

Ta! ta! ta! Je le sais, pour l'avoir cent fois lu :
Les rêves des Amants toujours se réalisent
Et les pères, toujours, tôt ou tard, s'humanisent,
Contraints par quelque étrange et fol événement
Qui force, à point nommé, leur attendrissement.

PASQUINOT.

Qui force, à point nommé?... Non, non, laissez-moi rire!

SYLVETTE.

Mais nous l'avons prouvé!...

BERGAMIN.

Si je voulais vous dire...

SYLVETTE.

Quoi?

BERGAMIN.

Rien !

SYLVETTE, à Bergamin.

Alors, pourquoi prenez-vous cet air fin ?

BERGAMIN.

Mais parce que...

A part.

Ho !... c'est agaçant, à la fin !

PASQUINOT.

Quand on pourrait d'un mot...

Remontant.

Mais gardons le mystère !

SYLVETTE.

Quand on n'a rien à dire, il le faut bien, se taire !

PASQUINOT, éclatant.

Rien à dire ! La folle ! Alors, vous croyez ça,
Que tout se passe ainsi que cela se passa ?
Qu'on envahit les parcs malgré les bonnes grilles ?...

BERGAMIN.

Vous croyez qu'on enlève encor les jeunes filles ?

SYLVETTE.

Si je crois ?... Que dit-il ?

BERGAMIN, se montant.

Moi, je dis qu'en voilà
Assez ! Qu'il était temps que tout se dévoilât !...
Oui, depuis que le monde est monde entre les mondes,
Le succès fut toujours pour les perruques blondes ;
Bartholo, dont la haine en secret s'aviva,
Dut toujours s'incliner devant Almaviva ;
Mais l'heure du triomphe et des justes revanches
Vient enfin de sonner pour les perruques blanches

SYLVETTE.

Mais...

PASQUINOT.

Jadis, nous étions, nous autres, les papas,
Cassandre, Orgon, Géronte, Argante, n'est-ce pas ?
Vous en êtes restée à ces vieilles badernes ?...
Mais on n'en trouve plus chez les pères modernes !

Les dupés d'autrefois sont dupeurs à leur tour.
L'ordre donné par nous de vous aimer d'amour,
Ni vous ni Percinet n'eussiez voulu l'entendre?
Ce fut donc bien joué que de vous le défendre!

SYLVETTE.

Mais alors, vous saviez peut-être...

PASQUINOT.

Sûrement!

SYLVETTE.

Nos duos?

BERGAMIN.

J'écoutais leur doux susurrement!

SYLVETTE.

Les bancs où nous grimpions?...

PASQUINOT.

Tout exprès nous les mîmes!

SYLVETTE.

Le duel?

BERGAMIN.

Simple jeu!

SYLVETTE.

Les spadassins?

PASQUINOT.

Des mimes!

SYLVETTE.

Mon rapt? — Oh! ça, c'est faux!...

BERGAMIN, fouillant dans sa poche.

C'est faux? quand justement
J'ai la facture, là, de votre enlèvement!

SYLVETTE, la lui arrachant.

Ah! donnez!...

Elle lit.

« *Straforel, maison de confiance.*
Un faux rapt, mis en scène, afin que l'on fiance!... »

Ah ! — « *Huit sombres manteaux à cinq francs le manteau,*
Huit masques... »

BERGAMIN, à Pasquinot.

Nous avons, je crois, parlé trop tôt !

SYLVETTE, lisant.

« *Une chaise à porteurs, soignée, à coussins roses,*
Création nouvelle... »

Haut, ironiquement.

On a bien fait les choses !

Elle jette la facture en riant sur la table

PASQUINOT, surpris.

Elle n'est pas fâchée ?

SYLVETTE, avec bonne grâce.

Ah ! le tour est charmant !
Mais c'est beaucoup d'esprit bien inutilement ;
Cher monsieur Bergamin, croyez-vous que si j'aime
Mon Percinet, c'est grâce à votre stratagème ?

PASQUINOT.

Elle le prend très bien.

BERGAMIN, à Sylvette.

Vous le prenez très bien!

PASQUINOT.

Mais alors... on peut dire à Percinet?...

SYLVETTE, vivement.

Oh! rien!
Non, ne lui dites rien!... Les hommes, c'est si bête!

BERGAMIN.

Quel bon sens! voyez-vous cette petite tête!...
Et moi qui la croyais...

Tirant sa montre.

Mais le contrat, pardon,
Allons nous préparer...

Tendant la main à Sylvette.

Bons amis?...

SYLVETTE.

Comment donc!

BERGAMIN, se retournant encore avant de sortir.

Vous ne m'en voulez pas du tout?

SYLVETTE, tout miel.

Je vous l'atteste.

Pasquinot et Bergamin sortent. — Avec une rage froide

Ce monsieur Bergamin, comme je le déteste!...

SCÈNE V

SYLVETTE, PERCINET

PERCINET, entrant épanoui.

Ah! vous êtes encore ici?... Je comprends ça.
Vous ne pouvez quitter l'endroit où se passa
Toute cette aventure inouïe!...

SYLVETTE, assise sur le banc, à gauche.

Inouïe,
En effet!

PERCINET.

C'est de là que, presque évanouie,
Vous me vîtes combattre, ainsi qu'un Amadis,
Ces trente spadassins...

SYLVETTE.

Mais non, ils étaient dix.

PERCINET, se rapprochant.

Chère, mais qu'avez vous? Mais quoi donc vous attriste?
Ces yeux, où du saphir fond dans de l'améthyste,
Ils semblent obscurcis par quelque ennui, ces yeux?

SYLVETTE, à part.

Son langage est parfois un peu prétentieux.

PERCINET.

Ah! tenez, je comprends tout ce qu'en vous suscite
De regrets attendris, cet adorable site!...
Vous pleurez le vieux mur aux feuillages grimpeurs
Témoin de nos espoirs, jadis, et de nos peurs;
Mais il n'est pas détruit, la gloire le couronne...
Est-ce qu'il est détruit, le balcon de Vérone?...

SYLVETTE, impatientée.

Ah!

PERCINET.

Ne laisse-t-il pas, dans un vent toujours frais,
Ce balcon toujours blanc, trembler sans fin, auprès
D'un grenadier jamais défleuri, son échelle
Inusable, que dore une aurore immortelle?

SYLVETTE.

Oh!

PERCINET, de plus en plus lyrique.

L'éternel duo fait l'éternel décor!
C'est pourquoi, démoli, le mur se dresse encor,
Sur lequel a poussé, folle pariétaire,
Notre amour merveilleuse...

SYLVETTE, à part.

Il ne va pas se taire!

PERCINET, avec un sourire plein de promesses.

Mais le vœu fut par vous tout à l'heure exprimé
De voir sur notre histoire un poème rimé...
Donc, ce poème...

SYLVETTE, inquiète.

Eh bien?

PERCINET.

Moi-même je le rime.

SYLVETTE.

Tu sais faire des vers?

PERCINET.

Pouh!... Savais-je l'escrime?
Écoute mon début, que j'ai fait en marchant.
« *Les Pères Ennemis.* » Poème.

SYLVETTE.

Oh!...

PERCINET, se campant pour déclamer.

Premier chant!

SYLVETTE.

Oh!...

PERCINET.

Qu'as-tu?

SYLVETTE.

Le bonheur... les nerfs... une faiblesse...

Fondant en pleurs.

Laissez-moi me remettre, un instant.

Elle lui tourne le dos, assise sur le banc, et se cache le visage dans son mouchoir.

PERCINET, un moment stupéfait.

Je vous laisse.

Puis, à part, avec un sourire avantageux :

Un jour comme aujourd'hui, ce trouble est naturel!

Il passe à droite, aperçoit sur la table le papier de la facture, et tirant vivement un crayon de sa poche, s'assied en disant :

Notons toujours mes vers.

Il prend le papier, s'apprête à écrire — mais s'arrête, le crayon levé et lit :

« *Avoir, moi, Straforel,*

Feint de choir, transpercé d'une lame ignorante, —

Habit froissé : dix francs; amour-propre : quarante. »

Souriant.

Qu'est cela?

Il continue tout bas. Le sourire s'efface. L'œil s'exorbite.

SYLVETTE, toujours sur le banc, s'essuyant les yeux.

S'il savait, qu'il tomberait de haut!
J'ai failli me trahir. Prenons garde!

PERCINET, se levant.

Ho! — ho! — ho!

SYLVETTE, se retournant vers lui.

Que dites-vous?

PERCINET, escamotant la facture.

Moi? rien, rien!

SYLVETTE, à part.

Son erreur me navre.

PERCINET, à part.

C'est pour ça qu'on n'a pas retrouvé le cadavre

SYLVETTE, à part, se levant.

Il a l'air de bouder. Rapprochons-nous de lui.

Elle tourne un moment, puis voyant qu'il ne bouge pas, — coquettement :

Vous ne m'avez rien dit de ma robe aujourd'hui?

PERCINET, négligemment.

Le bleu ne vous va pas. Je vous préfère en rose.

SYLVETTE, à part, saisie.

Le bleu ne me va pas... Saurait-il quelque chose?

Regardant la table.

Mais la facture, au fait, j'ai dû la mettre là!

PERCINET, la voyant qui cherche.

Qu'avez-vous à tourner, voyons, comme cela?

SYLVETTE.

Rien...

A part.

Un papier, le vent quelquefois le dérobe.

Haut, faisant bouffer sa jupe.

Rien... je tournais pour voir comment me va ma robe!...

A part.

Je saurai bien s'il l'a trouvée.

Haut.

Hum!... Tu voulais
Dire tantôt des vers sur nos amours?

Mouvement de Percinet. Elle lui prend le bras, et, bien gentiment :

Dis-les.

PERCINET.

Ah! non!

SYLVETTE.

Dis-les, ces vers...

PERCINET.

Non!

SYLVETTE, ironique.

Sur notre aventure!

PERCINET.

Ils sont mauvais, tu sais... Je n'ai pas...

SYLVETTE.

La facture?

PERCINET.

Non, je n'ai pas la fact...

Sursautant et la regardant.

Pardon, mais...

SYLVETTE.

Mais, pardon...

PERCINET.

Ah! mais, elle sait donc?...

SYLVETTE, de même.

Il sait donc?

TOUS LES DEUX, ensemble.

Tu sais donc?

Un temps, puis ils éclatent de rire.

Ha! ha! ha!...

PERCINET.

N'est-ce pas que c'est drôle?

SYLVETTE.

Très drôle.

PERCINET.

Non, vraiment, on nous fit jouer un rôle...

SYLVETTE.

Un rôle !

PERCINET.

Nos pères étaient donc bons amis ?

SYLVETTE.

Bons voisins

PERCINET.

Ma parole, ils devaient être même cousins.

SYLVETTE, faisant la révérence.

J'épouse mon cousin !

PERCINET.

J'épouse ma cousine !

SYLVETTE.

C'est gentil !...

PERCINET.

C'est classique !

SYLVETTE.

Ah ! certe, on imagine
Des mariages plus... Mais c'est si bon de voir
Que l'on conciliait l'amour — et le devoir !

PERCINET.

Et l'intérêt ! Car ces deux parcs, leurs dépendances...

SYLVETTE.

Excellent mariage, enfin, de convenances.
Elle est loin, notre pauvre idylle sur le mur !

PERCINET.

Il ne faut plus parler d'idylle, c'est bien sûr !

SYLVETTE.

Je rentre dans le rang banal des jeunes filles.

PERCINET.

Je suis le bon petit fiancé des familles...
Et c'est en Roméo, Sylvette, que je plus!

SYLVETTE.

Ah! Roméo, c'est clair que vous ne l'êtes plus!

PERCINET.

Est-ce que vous croyez être encor Juliette?

SYLVETTE.

Vous devenez amer.

PERCINET.

Dame! et vous... aigrelette.

SYLVETTE.

Si vous avez été ridicule, eh! mon Dieu!
Est-ce ma faute, à moi?

PERCINET.

Si je le fus un peu,
Je ne le fus pas seul!...

SYLVETTE.

Eh bien, soit ! nous le fûmes !
Ah ! mon pauvre Oiseau Bleu, bien déteintes, vos plumes !

PERCINET, ricanant.

Ha !... un simili-rapt !

SYLVETTE.

De pseudo-coups d'estoc !...

PERCINET.

Fi ! la fausse enlevée !

SYLVETTE.

Hou ! le sauveur en toc !
Ah ! notre poésie était une risée !
C'est ainsi qu'en crevant, belle bulle irisée,
Tu n'es plus, disparue à nos yeux étonnés,
Qu'un peu d'eau de savon qui nous pleut sur le nez !

PERCINET.

Donc, Amant dont je fus le plus vil des émules,
Amante dont, indigne, elle chaussa les mules,

O pâle et noble couple, ô couple shakspearien,
Nous n'avions avec vous de commun rien, rien...

SYLVETTE.

Rien

PERCINET.

Donc, au lieu de jouer le cher et divin drame,
Nous en avons joué la parodie infâme !

SYLVETTE.

Donc, c'était un serin que notre rossignol !

PERCINET.

Donc, il était, le mur immortel, un guignol !
Et quand nous y venions, chaque jour, apparaître,
Chaque jour, à mi corps, nous étions, au lieu d'être
Deux parangons d'amour aux types éternels,
Deux pantins qu'animaient les gros doigts paternels !

SYLVETTE.

C'est vrai ! Mais nous serions grotesques davantage
Si nous nous aimions moins !

PERCINET.

Aimons-nous avec rage!
Nous sommes obligés de nous aimer, d'abord!

SYLVETTE.

Mais nous nous adorons!...

PERCINET.

Le mot n'est pas trop fort!

SYLVETTE.

L'amour peut consoler très bien d'un tel désastre!...
N'est-ce pas, mon trésor?

PERCINET.

Certainement, mon astre!

SYLVETTE.

Bonjour donc, ma chère âme!

PERCINET.

Et bonsoir, ma beauté!

SYLVETTE.

Je vais rêver à vous, mon cœur, — de mon côté!

PERCINET.

Et moi du mien. Bonjour.

SYLVETTE.

Bonsoir!

Elle sort.

PERCINET.

Ah! par exemple!...
Ah! l'on me traite ainsi!... Mais quel est, dans cet ample
Manteau, qui laisse voir cet étrange pourpoint,
Ce monsieur moustachu que je ne connais point?...

Straforel, qui est entré sur ces vers, descend majestueusement en scène.

SCÈNE VI

PERCINET, STRAFOREL

PERCINET.

Qu'est-ce?

STRAFOREL, souriant.

C'est pour toucher une petite somme.

PERCINET.

Un fournisseur ?

STRAFOREL.

Tout juste ! Allez donc, bon jeune homme,
Dire à votre papa que j'attends.

PERCINET.

Votre nom ?

STRAFOREL.

Mon nom est Straforel.

PERCINET, bondissant.

Lui, maintenant ? Ah ! non !
Ah ! non ! ceci devient par trop intolérable !

STRAFOREL, souriant.

Tiens, tiens ! vous savez donc, jeune homme ?

PERCINET, lui jetant la facture qu'il tire chiffonnée de sa poche.

Misérable !

C'était toi !

STRAFOREL.

Mon Dieu ! oui, c'était moi : per Baccho !

PERCINET.

Oh ! rencontrer cet homme ! Oh ! je fuirais jusqu'au
Bout du monde...

STRAFOREL, satisfait.

Et je suis tellement gras et rose
Que la citation, il me semble, s'impose :
Les gens que vous tuez se portent...

PERCINET, se ruant sur lui l'épée à la main.

Tu vas voir !

STRAFOREL, parant avec son bras, tranquille comme un maître d'armes qui donne la leçon.

La main haute !.. le pied en dehors ! n'en savoir

Pas plus long à votre âge, eh ! monsieur, c'est un crime !

D'un tour de main il lui enlève son épée, — et la lui rendant, dans un salut :

Quoi ! vous cessez déjà votre leçon d'escrime?

PERCINET, exaspéré, la reprenant.

Ah ! je pars !... On me traite en enfant : bien ! j'aurai
Ma revanche ! J'aurai du roman, et du vrai !
Je vais, par des amours et des duels sans nombre,
Scandaliser, ô Don Juan, jusqu'à ton ombre !
Et je vais enlever des filles d'opéra !

Il sort en courant, l'épée brandie.

STRAFOREL.

Très bien !... Mais, maintenant, est ce qu'on me paiera?

SCENE VII

STRAFOREL, BERGAMIN, PASQUINOT

STRAFOREL, regardant dans la coulisse.

Hé ! là-bas ! arrêtez !... En voici bien d'une autre !

Entrent Bergamin et Pasquinot, décoiffés, déchirés, comme après une lutte.

PASQUINOT, se rajustant et rendant à Bergamin sa perruque.

Voici votre perruque!

BERGAMIN.

Ouf! Et voici la vôtre!

PASQUINOT.

Vous comprenez qu'après de pareils procédés!...
Voici votre jabot...

BERGAMIN, d'une voix sifflante.

Et vous me concédez
Que revivre avec vous serait un sacrifice
Trop grand pour qu'au bonheur de mon fils je le fisse!

PASQUINOT, voyant entrer Sylvette.

Ma fille!... Cachons-lui d'abord ce qu'il en est!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SYLVETTE, puis BLAISE, LE NOTAIRE, LES TÉMOINS, VIOLONS et INVITÉS.

SYLVETTE, se jetant au cou de son père.

Papa, je ne veux plus épouser Percinet!...

Entrent le notaire pour le contrat, et des bourgeois endimanchés, témoins.

BERGAMIN.

Les témoins!... le notaire!... Au diable!

LES TÉMOINS, ahuris.

Hein?

LE NOTAIRE, avec dignité.

Ces paroles!

STRAFOREL, au milieu du tumulte, ayant ramassé la facture jetée par Percinet.

Ma facture!... payez!... quatre-vingt-dix pistoles!...

Entrent des invités et trois violons jouant un menuet.

BERGAMIN, hors de lui, les bousculant.

Les violons!... Au diable!

Les violons continuent automatiquement leur menuet.

STRAFOREL, impatienté, à Bergamin.

Eh bien?... Je tends la main?

BERGAMIN.

Parlez à Pasquinot!

PASQUINOT.

Parlez à Bergamin!

STRAFOREL, soulignant les mots de la facture.

« *Un faux rapt mis en scène afin que l'on fiance...* »

BERGAMIN.

Ils sont défiancés! Donc, cela me dispense
De payer.

STRAFOREL, à Pasquinot.

Mais, monsieur...

PASQUINOT.

Que je vous donne un s(

Maintenant que tout est rompu ? — Vous êtes fol!

BERGAMIN, à qui Blaise est venu parler bas.

Mon fils!... parti!...

SYLVETTE, saisie.

Parti?...

STRAFOREL, qui remontait, s'arrête et la regarde.

Tiens! tiens!

BERGAMIN.

Courez! en chasse!

Il sort en courant, suivi du notaire et des invités.

SYLVETTE, très émue.

Parti!

STRAFOREL, redescendant en l'observant toujours.

S'il se pouvait que je rabibochasse
Ensemble ces mignons... eh! peut-être...

SYLVETTE, tout d'un coup furieuse.

Parti?

Ah! ça, c'est un peu fort!

Elle sort, suivie de Pasquinot.

STRAFOREL, triomphant.

Straforel, mon petit,

Pour te faire payer tes nonante pistoles,

Ce mariage, il faut que tu le rafistoles!

Il sort. Les trois violons, restés seuls au milieu de la scène, jouent toujours leur menuet.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor. On a apporté des matériaux pour la reconstruction du mur, qui est commencée au fond. Sacs de plâtre. Brouette. Auges et truelles.

Quand le rideau se lève, un maçon travaille, accroupi, le dos tourné au public. Beryamin et Pasquinol, chacun de son côté, inspectent les travaux.

SCÈNE PREMIÈRE

BERGAMIN, PASQUINOT, UN MAÇON.

LE MAÇON chante en travaillant.

Tra laï deluriau...

BERGAMIN.

Ces ouvriers sont longs....

LE MAÇON.

Deluriau, de lurot...

PASQUINOT, suivant ses mouvements avec satisfaction

C'est cela! des moellons!...

BERGAMIN, même jeu.

Pouf! un tas de mortier

PASQUINOT.

Paf! un coup de truelle!

LE MAÇON, faisant des roulades.

Duluriau delurie — ue — ue — ue — ue — ue — uel — le

PASQUINOT, redescendant.

Belle voix! mais travail bien lent!...

BERGAMIN, redescendant aussi, avec un bonheur agressif.

Ha! ha! voici
Un pan de commencé! Bon!

PASQUINOT, frappant du pied l'endroit non encore construit.

Demain même, ici,
Le mur va de deux pieds sortir de terre! — O joie!

BERGAMIN, lyrique.

O cher mur, que, bientôt, debout je te revoie!

PASQUINOT.

Que dites-vous, monsieur?

BERGAMIN.

Je ne vous parle pas.

Un temps.

Que faites-vous le soir après votre repas?

PASQUINOT.

Rien... Et vous?

BERGAMIN.

Rien non plus.

Un temps. — Ils se saluent et se promènent.

PASQUINOT, s'arrêtant.

Alors, pas de nouvelles
De votre fils?

BERGAMIN.

Mais non. Il court toujours.

PASQUINOT, poli.

Les belles
Le désargenteront promptement, — et, bien sûr,
Il reviendra.

BERGAMIN.

Merci.

Ils se saluent, et se promènent. Un temps.

PASQUINOT, s'arrêtant.

Maintenant que le mur
Se relève, monsieur, je veux bien vous permettre
De venir quelquefois, — en voisin.

BERGAMIN.

Bien. Peut-être
Vous ferai-je l'honneur...

Ils se saluent.

PASQUINOT, brusquement.

Eh bien ! mais, dites donc
Venez faire un piquet ?

BERGAMIN, suffoqué.

Ah !... oh !... hé !... mais, pardon,
Je ne sais si je peux...

PASQUINOT.

Puisque je vous invite...

BERGAMIN.

Mon Dieu !... J'aimerais mieux un bésigue.

PASQUINOT.

Allons vite !

BERGAMIN, sortant derrière lui.

Vous me deviez dix sous de la dernière fois.

Se retournant.

Travaillez bien, maçon !

LE MAÇON, de toutes ses forces.

Tralaï !...

PASQUINOT.

Belle voix !

Ils sortent.

SCÈNE II

STRAFOREL, puis SYLVETTE

Dès qu'ils sont sortis, le maçon se retourne, ôte son chapeau; c'est Straforel.

STRAFOREL.

Oui, maçon, je le suis, — puisque, sous ce grimage,
Je m'introduis céans pour faire un replâtrage!

S'asseyant sur le mur commencé.

Le jeune homme est toujours au pourchas du roman;
Mais on peut deviner, sans être nécromant,
Qu'il reviendra bredouille et n'en menant plus large;
Donc, tandis que la Vie elle-même se charge,
Lui donnant de réel un salutaire bain,
De décoquebiner un peu ce coquebin
Et de le renvoyer ici tirant de l'aile,
Moi, par une action savante et parallèle,
Je travaille à guérir des goûts aventureux
Sylvette. — Straforel, homme aux talents nombreux,
Vous jouâtes souvent les marquis et les princes,
Du temps où vous étiez sifflé dans les provinces:

Ceci va nous servir.

Il tire de sa souquenille une lettre qu'il met dans l'ouverture moussue d'un tronc d'arbre.

Ah! quel remercîment,
Pères, vous me devrez!

Apercevant Sylvette.

C'est elle! — A mon ciment!

Il se remet à gâcher et disparaît derrière le mur

SYLVETTE apparaît, furtive, regarde si on la guette, puis :

Non, personne!...

Elle pose sur le banc de gauche sa mante de mousseline.

Aujourd'hui, trouverai-je la lettre?

Elle va vers un arbre.

Tous les jours, un galant inconnu vient en mettre
Une, là, dans ce tronc par la foudre entr'ouvert,
Et qui fait une boîte aux lettres peinte en vert!...

Elle plonge la main dans le creux de l'arbre

Oui, voilà mon courrier.

Elle lit.

« *Sylvette, cœur de marbre!*
C'est le dernier billet que produira cet arbre,

Pourquoi n'avez-vous pas, tigresse, répondu
Au poulet que pour vous chaque jour j'ai pondu ? »
— Hein ! quel style !
« *L'amour qui dans mon âme gronde...* »

Elle chiffonne nerveusement la lettre.

Ah ! monsieur Percinet s'en va courir le monde !
Il a raison ! — Et moi je ferai comme lui !
Croit-on que je m'en vais mourir ici d'ennui ?
Mais qu'il vienne, celui qui m'écrivit ces choses !
Que de ces verts buissons pleins de nids et de gloses
Il surgisse soudain ! et telle que je suis,
— Sans même aller chercher un chapeau, — je le suis !
A tout prix, maintenant, j'en veux, du romanesque !
Qu'il vienne, ce monsieur ! — déjà je l'aime presque !
Comme je lui tendrais les deux mains s'il venait !
Et comme...

STRAFOREL, apparaissant, d'une voix éclatante :

Le voilà !

SYLVETTE.

Au secours, Percinet !

Reculant à mesure que Straforel avance.

L'homme, n'approchez pas !

STRAFOREL, amoureusement.

Pourquoi cet air hostile?...
Je suis pourtant celui dont vous aimiez le style
Tout à l'heure!... le trop favorisé mortel
Dont le billet vous plut, et sur l'amour duquel
Vous comptiez, si j'en crois les propos que vous tîntes,
Pour vous faire enlever et fuir loin des atteintes!

SYLVETTE, ne sachant que devenir.

L'homme!...

STRAFOREL.

Vous me prenez pour un maçon? Exquis!
C'est exquis! — Sachez donc que je suis le marquis
D'Astafiorquercita, fol esprit, cœur malade,
Qui cherche à pimenter l'existence trop fade,
Et voyage, façon de chevalier errant
Auquel est un rêveur, un poète, adhérent!
Et c'est pour pénétrer en vos jardins, Cruelle,
C'est par amour pour vous que j'ai pris la truelle!

Il jette d'un geste élégant sa truelle, et, dépouillant vivement sa souquenille, ôtant son chapeau blanc de plâtre, apparaît dans un étincelant costume almavivesque. Perruque blonde, moustache conquérante.

SYLVETTE.

Monsieur !

STRAFOREL.

Par un nommé Straforel, j'ai connu
Votre histoire. Un amour insensé m'est venu
Pour la pauvre victime, innocente étourdie,
Contre qui cette ruse infâme fut ourdie !...

SYLVETTE.

Marquis !...

STRAFOREL.

Ne prenez pas cet air épouvanté.
Du rôle qu'il joua ce gueux s'étant vanté,
Je l'ai tué...

SYLVETTE.

Tué !...

STRAFOREL.

D'une seule estocade.
D'être un justicier j'eus toujours la toquade.

SYLVETTE

Monsieur...

STRAFOREL.

Je vous comprends, ô cher cœur incompris'
Vous voulez du roman, n'est-ce pas, à tout prix?

SYLVETTE.

Mais, marquis!...

STRAFOREL.

Donc, c'est dit : ce soir, je vous enlève!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et pour de bon!

SYLVETTE.

Monsieur!

STRAFOREL.

Ah! quel beau rêve!
Vous avez consenti! Je l'ai bien entendu!
Oui, ce soir nous prendrons notre vol éperdu!

Si de votre papa la tête se détraque
De douleur, c'est tant pis!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Si l'on nous traque,
— Car on poursuit le rapt avec sévérité, —
C'est tant mieux!

SYLVETTE.

Mais, monsieur...

STRAFOREL.

Tant mieux, en vérité!
Nous pourrons fuir à pied par une nuit d'orage,
Nos fronts nus sous la pluie et le vent faisant rage!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et pour gagner un lointain continent,
Nous nous embarquerons, madame, incontinent!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et loin, bien loin, dans quelque pays vierge,
Où nous vivrons heureux sous la bure et la serge...

SYLVETTE.

Ah! mais...

STRAFOREL.

Car je n'ai rien! Vous ne voudriez pas
Que j'eusse quelque chose!..

SYLVETTE.

Enfin!

STRAFOREL.

Nos seuls repas
Seront du pain, — du pain mouillé de douces larmes!

SYLVETTE.

Pourtant...

STRAFOREL.

L'exil pour nous se fleurira de charmes!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et le malheur pour nous ne sera qu'heur!
Pas même une chaumière : une tente!... et ton cœur!

SYLVETTE.

Une tente?

STRAFOREL.

Eh bien, oui, quatre piquets, deux toiles...
Ou, si vous préférez, rien du tout, — les étoiles!

SYLVETTE.

Oh! mais...

STRAFOREL.

Quoi! vous voilà prise d'un tremblement?
Vous voudriez aller moins loin, probablement?

Soit! nous vivrons cachés, ô ma Déité blonde,
Seuls, ayant encouru la vindicte du monde!
Ivresse!...

SYLVETTE.

Mais, monsieur, vous vous êtes mépris.

STRAFOREL.

Les gens s'écarteront de nous avec mépris!

SYLVETTE.

Mon Dieu!

STRAFOREL.

Les préjugés sont faits pour qu'on les foule,
Et nous serons heureux des mépris de la foule!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Je n'aurai pas d'autre occupation
Que de vous raconter au long ma passion!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL

Bref, nous vivrons en pleine poésie!
J'aurai de furieux accès de jalousie...

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et, vous savez, lorsque je suis jaloux,
J'ai la férocité des chacals et des loups!

SYLVETTE, tombant anéantie sur le banc.

Monsieur..

STRAFOREL.

Si vous brisiez notre chaîne sacrée,
Immédiatement vous seriez massacrée!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Vous frissonnez?

SYLVETTE.

Ah! Dieu, quelle leçon!

STRAFOREL.

Est-ce du sang, corbacque! ou bien si c'est du son
Qui court dans vos vaisseaux artériels! — Tonnerre!
Vous m'avez un peu l'air d'une pensionnaire,
Pour oser affronter ces destins hasardeux!...
Ça, voyons, pars-je seul, ou partons-nous tous deux?

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Oui, je comprends, ma voix vous réconforte.
Eh bien! nous partirons, puisque vous voilà forte.
Je vous enlèverai, tout à l'heure, à cheval,
En travers de ma selle... oh! vous y serez mal!
Mais la chaise à porteurs, esthétique et commode,
Dans l'enlèvement faux est seulement de mode!

SYLVETTE.

Mais, monsieur...

STRAFOREL, remontant.

A tantôt!

SYLVETTE.

Mais, monsieur...

STRAFOREL.

A tantôt!
Le temps d'aller quérir un cheval, un manteau...

SYLVETTE, hors d'elle.

Monsieur!

STRAFOREL, avec un geste immense.

Et nous fuyons de contrée en contrée.

Redescendant.

O la longtemps rêvée et l'enfin rencontrée!
L'âme à qui peut mon âme enfin dire : « Ma sœur! »
A tantôt pour toujours!

SYLVETTE, d'une voix éteinte.

Pour toujours!

STRAFOREL.

O douceur!
Vous allez vivre auprès de l'être aimé, de l'être
Pour lequel vous brûliez avant de le connaître,
Et qui, vous ignorant, pour vous se calcinait!

Avant de sortir, la voyant comme évanouie sur le banc.

Et maintenant, tu peux revenir, Percinet!

Il sort.

SCÈNE III

SYLVETTE, seule.

Ouvrant les yeux.

Monsieur... Marquis... Non, pas en travers de la selle!
Ayez pitié de moi, — non, je ne suis pas celle...
Pas du tout! — Laissez-moi rentrer à la maison!
Une pensionnaire : oui, vous aviez raison!
Il n'est plus là!... Marquis!... Seule?... Ah! Dieu, l'affreux rêve!

Un temps. Elle se remet.

J'aime mieux que ce soit pour rire qu'on m'enlève!

Elle se lève.

Eh bien! Sylvette, eh bien, ma petite, — comment!
Vous appeliez tantôt à grands cris le roman,
Et, le roman venu, vous n'êtes pas contente?...
Oh! la serge, l'exil, les étoiles, la tente!...
Non, c'est trop!... Du roman, j'en voulais bien un peu,
Comme on met du laurier dedans le pot-au-feu!...
Mais c'est trop! Je ne puis supporter ces secousses.
Je me contenterais d'émotions plus douces...

Le crépuscule violit vaguement le parc. Elle reprend son voile laissé sur le banc, s'en couvre la tête et les épaules, et, rêveuse :

Qui sait si?...

Percinet paraît. Il est en haillons, le bras en écharpe, se traîne à peine. Un feutre d'où pend, lamentable, une plume cassée, cache ses traits.

SCÈNE IV

SYLVETTE, PERCINET

PERCINET, pas encore vu de Sylvette.

Je n'ai rien mangé depuis hier,
Je tombe de fatigue, — et je ne suis pas fier.
La fâcheuse équipée!... Ah! j'en ai vu de dures!
Ce n'est pas amusant du tout, les aventures!

Il s'affaisse sur le mur. Son chapeau tombe et découvre sa figure. Sylvette l'aperçoit.

SYLVETTE.

Vous!

Il se lève, saisi. Elle le regarde.

Et dans quel état!... Se peut-il?...

PERCINET, piteusement.

Il se peut.

SYLVETTE, joignant les mains.

Mon Dieu!

PERCINET.

J'ai, n'est-ce pas, la silhouette, un peu,
Que le dessinateur donne à l'Enfant Prodigue?...

Il chancelle.

SYLVETTE.

Mais il ne se tient plus!

PERCINET.

Je sens quelque fatigue.

SYLVETTE, apercevant son bras, avec un cri.

Blessé!

PERCINET, vivement

Seriez-vous donc pitoyable aux ingrats?

SYLVETTE, sévère et s'éloignant.

Les pères seuls, monsieur, font tuer le veau gras!

Percinet fait un mouvement, et son bras blessé lui arrache une grimace. — Sylvette, malgré elle, effrayée :

Pourtant, cette blessure?

PERCINET.

Oh! que je vous rassure!
Elle n'est nullement grave, cette blessure!

SYLVETTE.

Mais qu'avez-vous donc fait, monsieur le vagabond,
Pendant tout ce long temps?...

PERCINET.

Sylvette, rien de bon.

Il tousse.

SYLVETTE.

Vous toussez, maintenant?

PERCINET.

Eh! mon Dieu! nous courûmes
Les grands chemins, la nuit...

SYLVETTE.

Et l'on y prend des rhumes.
Quels étranges habits vous avez!...

PERCINET.

Des voleurs
Ont pris les miens, Sylvette, — et m'ont donné les leurs.

SYLVETTE, ironique.

Et combien avez-vous eu de bonnes fortunes?

PERCINET.

Laissons ces questions, Sylvette, inopportunes.

SYLVETTE.

Vous avez dû sans doute escalader beaucoup
De balcons?...

PERCINET, à part.

J'ai manqué de me rompre le cou...

SYLVETTE.

De plus d'un doux succès vous gardez la mémoire ?

PERCINET, de même.

Je suis resté trois jours caché dans une armoire.

SYLVETTE.

Et vous avez gagné plus d'un galant pari?

PERCINET.

Oui, oui!...

A part.

Je me suis fait rosser par un mari.

SYLVETTE.

Guitare en main, chanté plus d'un couplet nocturne?

PERCINET, de même.

Qui fit choir sur mon chef plus d'une petite urne!

SYLVETTE.

Enfin, comme je vois, tâté d'un vrai duel?

PERCINET, de même.

Qui me valut ce coup de peu s'en faut mortel.

SYLVETTE.

Et vous nous revenez?...

PERCINET.

Fourbu, minable, étique!

SYLVETTE.

Oui, — mais ayant du moins trouvé du poétique?

PERCINET.

Non, — je fus chercher loin ce que j'avais tout près!
Ah! ne me raillez plus!... je vous adore.

SYLVETTE.

Après

La désillusion que nous eûmes?...

PERCINET.

Qu'importe!

SYLVETTE.

Mais nos pères nous ont trompés d'horrible sorte!

PERCINET.

Qu'importe! Dans mon cœur, maintenant, il fait jour!

SYLVETTE.

Mais ils feignaient la haine!...

PERCINET.

Avons-nous feint l'amour?

SYLVETTE.

Le mur fut un guignol, — vous l'avez dit vous-même!

PERCINET.

Sylvette, je l'ai dit, — mais ce fut un blasphème!
Ou du moins... quel guignol, vieux mur, tu nous offrais,
Qui pour portants avait les grands branchages frais,

Pour fond le parc fuyant, l'azur vaste pour frises,
Pour orchestre invisible et vif les quatre brises,
Pour accessoires clairs le rayon et la fleur,
Le soleil pour quinquet, Shakspeare pour souffleur!
Oui, comme à ces pantins dont on gante les vestes,
Nos pères nous faisaient exécuter des gestes;
Mais dans ce guignol-là, Sylvette, songez-y,
C'est l'Amour qui faisait parler les pupazzi!

SYLVETTE, soupirant.

C'est vrai, mais nous aimions, croyant être coupables!

PERCINET, vivement.

Et nous l'étions!... Gardez ces remords agréables.
Comme l'intention compte autant que le fait,
Nous croyant criminels, nous l'étions en effet!

SYLVETTE, ébranlée.

Est-ce bien sûr?

PERCINET.

Très sûr, chère petite amie;
Nous avons simplement commis une infamie.

J'en atteste ta grâce et ton souffle aromal :
De nous aimer, ce fut très mal, très mal...

SYLVETTE, s'asseyant près de lui.

Très mal?...

Changeant et s'éloignant encore.

C'est vrai, mais je regrette un peu, pour notre gloire,
Que le danger couru n'ait été qu'illusoire!

PERCINET.

Il fut réel pour nous qui le crûmes réel!

SYLVETTE.

Non. Mon enlèvement, comme votre duel,
Etait faux!...

PERCINET.

Votre peur l'était-elle, madame?
Et puisque vous avez passé par l'état d'âme
De quelqu'un d'enlevé, Sylvette, en vérité,
C'est comme tout à fait, si vous l'aviez été.

SYLVETTE.

Non, le cher souvenir n'est plus; ces torches folles,
Ces masques, ces manteaux, et ces musiques molles,
Ce combat, tout ce charme enfin, c'est trop cruel
De penser que cela fut fait par Straforel!

PERCINET.

Et la Nuit de Printemps, est-ce lui qui l'a faite?
Est-ce lui qui régla l'inoubliable fête
Que l'amitié d'Avril nous donna ce soir-là?
Est-ce lui qui, le ciel étoilé, l'étoila?
Lui, qui d'ombre effaça si bien les rosiers grêles
Que les roses semblaient, comme surnaturelles,
Se tenir en suspens dans l'air mystérieux?
Dispensa-t-il les frissons gris, les reflets bleus?
Versa-t-il les langueurs? Fut-il pour quelque chose
Dans l'apparition de l'Astre d'argent rose?

SYLVETTE.

Non certe...

PERCINET.

Et fit-il donc, dans la Nuit de Printemps,
Dis-moi, que nous étions deux enfants de vingt ans,

Et que nous nous aimions, car ce fut là le charme,
Tout le charme!

SYLVETTE.

Tout le... c'est vrai, mais...

PERCINET.

Une larme?
Il est donc pardonné, le méchant qui partit?

SYLVETTE.

Je t'ai toujours aimé, va, mon pauvre petit.

PERCINET.

J'ai retrouvé ton front, sa puérile frange,
Et ton jeune parfum qui fait un fin mélange
Avec tous les parfums des cytises voisins...
Ah! les Anges, ce soir, ne sont pas mes cousins!

Il joue avec le voile de Sylvette.

Oh! laisse-moi baiser le liséré frivole
Du voile aérien qui de ton front s'envole!
Comme il me rafraîchit les lèvres, ce tissu,
Ce tendre et clair tissu, pour qui je n'ai pas su
Vous dédaigner, satins et velours équivoques!

SYLVETTE.

Quels satins? Quels velours?

PERCINET, vivement.

Oh! rien, rien, rien, — des loques
Oh! jeune fille, enfant, mousseline est ton nom!
Oh! que j'aime ce voile frais!

SYLVETTE.

C'est du linon.

PERCINET, s'agenouillant

Je l'aime et suis tremblant que mon baiser le souille.
Car ce voile devant lequel je m'agenouille...

Ce léger linon
Qui vous emmitoufle,
Mais à la façon
D'un souffle;

Ce linon léger
Dont la candeur frêle
A le voltiger
D'une aile;

Ce léger linon,
Assez diaphane
Pour qu'un seul rayon
Le fane;

Ce linon, léger
Comme un fil de berge
Que fait voyager
La Vierge;

Ce léger linon,
C'est votre pensée
Que les choses n'ont
Froissée!

Ce linon léger,
C'est, neigeuse flamme
Qu'un rien fait bouger,
Votre âme!

Ce léger linon,
Ce linon que j'aime,
Ce n'est rien sinon
Vous-même!

SYLVETTE, dans ses bras.

Vois-tu, la poésie est au cœur des amants :
Elle n'émane pas des seuls événements.

PERCINET.

C'est vrai : ceux dont je sors, quoique très authentiques
Ne furent pas du tout, Sylvette, poétiques...

SYLVETTE.

Et ceux par nos papas machiavels arrangés
Le furent, Percinet, encor que mensongers.

PERCINET.

Car elle peut broder, lorsqu'elle aime, notre âme,
De véritables fleurs sur une fausse trame.

SYLVETTE.

La poésie, amour, mais nous fûmes des fous
De la chercher ailleurs lorsqu'elle était en nous!

Straforel apparaît, ramenant les deux pères, et leur montre Sylvette et Percinet dans les bras l'un de l'autre

SCÈNE V

LES MÊMES, STRAFOREL, BERGAMIN PASQUINOT

STRAFOREL.

Refiancés!...

BERGAMIN.

Mon fils!

Il embrasse Percinet.

STRAFOREL.

Me paierez-vous ma note?

PASQUINOT, à sa fille.

Tu l'aimes derechef?

SYLVETTE.

Oui.

PASQUINOT.

Tête de linotte!

STRAFOREL, à Bergamin

Palperai-je mon or?

BERGAMIN.

Vous palperez votre or!

SYLVETTE, qui a tressailli.

Mais, au fait... cette voix!... le marquis d'As-ta-fior...

STRAFOREL, saluant.

Quercita? C'était moi, chère mademoiselle,
Moi, Straforel!... Daignez me pardonner mon zèle:
Le moyen que j'ai pris était bon en ceci
Qu'il vous a fait connaître — en vous laissant ici, —
Tout ce qu'ont d'ennuyeux ces aventures vraies
Dont les femmes toujours sont tôt désenivrées.
Sans doute vous pouviez...

Montrant Percinet.

comme ce citoyen,
Vous-même les courir; mais, dame! le moyen

Pour une jeune fille étant trop énergique,
Je vous en ai fait voir la lanterne magique.

PERCINET.

Qu'est-ce?

SYLVETTE, vivement.

Rien, rien, — je t'aime!...

BERGAMIN, montrant le mur commencé.

Et demain même, pan!
D'un coup de pioche on va redémolir ce pan...

PASQUINOT.

Enlever ce ciment, ces pierres et ce sable!...

STRAFOREL.

Non, construisez le mur, il est indispensable!

SYLVETTE, réunissant autour d'elle tous les acteurs.

Et maintenant, nous quatre — et monsieur Straforel —
Excusons ce que fut la pièce, en un rondel.

Elle descend vers le public.

Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau...

BERGAMIN.

Un florianesque et fol quintetto,

PASQUINOT.

Des brouilles... d'ailleurs toutes passagères,

STRAFOREL.

Des coups de soleil, des rayons lunaires,
Un bon spadassin en joyeux manteau...

SYLVETTE.

Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau.

PERCINET.

Un repos naïf des pièces amères,
Un peu de musique, un peu de Watteau,
Un spectacle honnête et qui finit tôt,
Un vieux mur fleuri, — deux amants, — deux pères,

SYLVETTE, dans une révérence

Des costumes clairs, des rimes légères!

RIDEAU

Paris. — Imprimerie de la Cour d'Appel, 1, rue Cassette.

WITHDRAWN

3172

PQ
2635
07
R7
1929

Q2635.O7 R7 1929 c.1
and, [illegible] 186 080101 000
[illegible]
[illegible] 3303 00098001 6
DURHAM COLLEGE LIBRARIES